This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

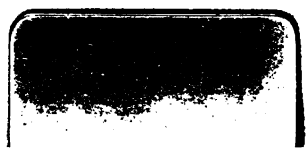
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578596 8



NKK
Toiroku

LAURENT TAILHADE

—

Poèmes aristophanesques

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIV

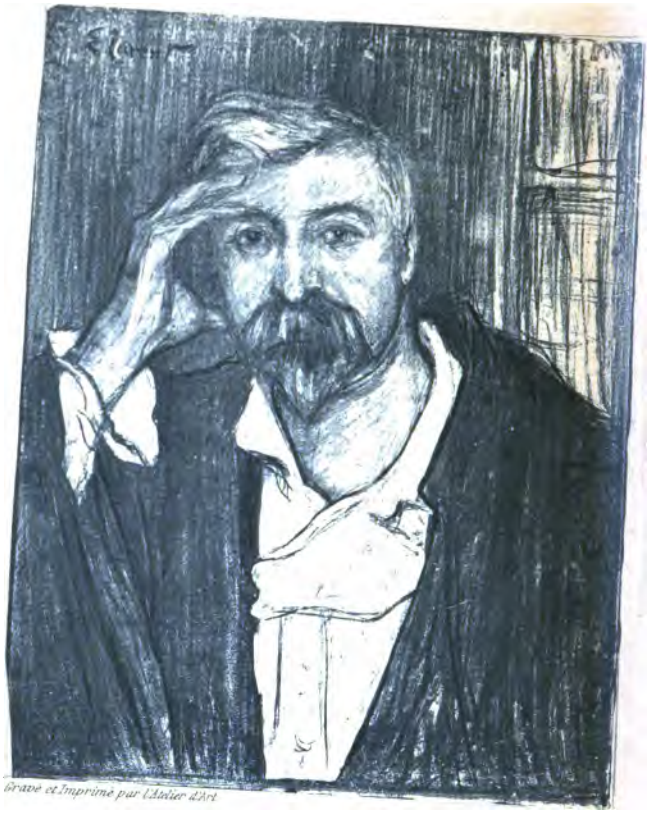
NK
Taiho

Illo subject

POÈMES ARISTOPHANESQUES

DU MÊME AUTEUR :

LE JARDIN DES RÊVES (Lemerre, 1880)..... *épuisé.*
UN DIZAIN DE SONNETS (Lemerre, 1882)..... *épuisé.*
VITRAUX (Vanier, 1889, *épuisé.* — Lemerre, 1894)..... 1 vol.
TERRE LATINE (Lemerre, 1897)..... 1 vol.
IMBÉCILES ET GREDINS (La Maison d'Art, 1900). 1 vol.
DISCOURS CIVIQUES (Stock, 1901)..... 1 vol.
LA TOUFFE DE SAUGE (*La Plume*, 1901)..... 1 vol.
LE SATYRICON de Pétrone (Fasquelle, 1902).... 1 vol.
LETTRES FAMILIÈRES (Librairie de *la Raison*, 1904)..... 1 vol.



Gravé et Imprimé par l'Atelier d'Art

LAURENT TAILHADE

—

Poèmes aristophanesques

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIV

LAURENT TAILHADE

—

Poèmes aristophanesques

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
396089B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1947 L

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

BALLADE PREMONITOIRE

Habitavi cum habitantibus Cedar...
comparati sunt jumentis insipientibus
et similes facti sunt illis.
PSALM. *passim.*

Mes Quatorzains et vous, Ballade si
Hautainement goguenarde et frisquette,
Benoît lecteur vous ait en grand merci!
Panurge daube et Sannio craquète,
Et ce divin Mondor, pendant la quête,
Objurgue Tabarin spurciloquent.
Et c'est pourquoi je me rigole quand
— Une rougeur pudique sur leurs trognes —
Vous effarez les snobs ivres de cant :
Ce que j'écris n'est pas pour ces charognes.

Est-il bourdeaux, Quatrevents ou Farcy,
Dont Cassagnac n'emporte la conquête ?
Le fin lamper du Mage (1) a réussi
Tant qu'à Lesbos, pour très cher, il béquète.
Mais l'alkermès, l'ambre ni la roquette
Au jeu d'amour ne l'ont rendu fréquent.
Paul Bonnetain, astucieux bacchant
Dont le poignet suscita maints ivrognes,
Passe en renom la chose Barracand.
Ce que j'écris n'est pas pour ces charognes.

Gallefretiers et veillaques aussi,
Journaleux chez qui Prud'homme banquète,
Maquerels francs de tout noble souci,
Bélîtres, candidats à la Roquette,
Larbins, truands sans guiches ni casquette,
L'olybrius, le fol et le croquant,
Severin Faust, si Belge ! prédicant
Son verbe doux comme pestes et rognes,
Ah ! loin d'iceux contrevaller son camp !
Ce que j'écris n'est pas pour ces charognes.

ENVOI

Prince, immergez l'odieux fabricant
De méchants vers au plus noir des eaugrognes,
Et, retranché parmi vos Quiquengrognes,
Exterminez l'ignare et le pacant :
Ce que j'écris n'est pas pour ces charognes.

(1) Il s'agit de monsieur Joséphin Péladan, renommé dans la littérature pour l'odeur forte de ses pieds.

AU PAYS DU MUFLE

QUATORZAINS D'ÉTE

A Marcel Schwob.

Si tu veux, prenons un fiacre
Vert comme un chant de hautbois.
Nous ferons le simulacre
Des gens urf qui vont au Bois.

Les taillis sont pleins de sources
Fraîches sous les parasols ;
Viens ! nous risquerons aux courses
Quelques pièces de cent sols.

Allons-nous-en ! L'ombre est douce,
Le ciel est bleu ; sur la mousse
Polyte mâche du veau.

Il convient que tu t'attifes
Pour humer, près des fortiffes,
Les encens du renouveau.

VENDREDI-SAINT

Trop de merluche et des lentilles copieuses
— Seule réfection tolérée aux croyants —
Enjolivent de certains rots édifiants
La constipation des personnes pieuses.

Dans l'omnibus aucunement blasphématoire
Montent force nonnains, coiffes et canezou,
Et c'est un air de deuil en les boutiques où
Sourit la poire du Bienheureux Peyreboire.

Quelques petits enfants, — dirai-je masturbés —
Vers Saint-Sulpice, et leurs maîtres, larges abbés,
Du goguenot prochain éjouissent la vue :

Et, près d'eux, obstruant le degré colossal,
Un homme-affiche avec cette annonce imprévue :
« Concert spirituel à Tivoli Vaux-Hall. »

DINER CHAMPÊTRE

Entre les sièges où des garçons volontaires
Entassent leurs chalants parmi les boulingrins,
La famille Feyssard, avec des airs sereins,
Discute longuement les tables solitaires.

La demoiselle a mis un chapeau rouge vif
Dont s'honore le bon faiseur de sa commune,
Et madame Feyssard — un peu hommasse et brune,
Porte une robe loutre avec des reflets d'if.

Enfin ils sont assis ! Or le père commande
Des écrevisses, du potage au lait d'amande,
Toutes choses dont il rêvait depuis longtemps.

Et, dans le ciel, couleur de turquoises fanées,
Il voit les songes bleus qu'en ses esprits flottants
A fait naître l'ampleur des truites saumonées.

RUS

Ce qui fait que l'ancien bandagiste renie
Le comptoir dont le faste alléchait les passants,
C'est son jardin d'Auteuil où, veufs de tout encens,
Les zinnias ont l'air d'être en tôle vernie.

C'est là qu'il vient — le soir — goûter l'air aromal
Et, dans sa *rocking-chair*, en veston de flanelle,
Aspirer les senteurs qu'épanchent sur Grenelle
Les fabriques de suif et de noir animal.

Bien que libre-penseur et franc-maçon, il juge
Le dieu propice qui lui donna ce refuge
Où se meurt un cyprin emmy la pièce d'eau,

Où, dans la tour mauresque aux lanternes chinoises,
— Tout en lui préparant du sirop de framboises —
Sa « demoiselle » chante un couplet de Nadaud.

BARCAROLLE

Sur le petit bateau-mouche,
Les bourgeois sont entassés,
Avec les enfants qu'on mouche,
Qu'on ne mouche pas assez.

Combien qu'autour d'eux la Seine
Regorge de chiens crevés,
Ils jugent la brise saine
Dans les Billancourts rêvés.

Et mesdames leurs épouses,
Plus laides que des empouses,
Affirment qu'il fait grand chaud

Et s'épaulent sans entraves
A des Japonais très graves
Dans leurs complets de Godchau.

CHEMIN D'ÉGLOGUE

Vers le train allongeant ses « bidels » sur la voie,
L'essaim hilare des calicots s'est rué.
Dans les compartiments où les gens ont sué
Il s'installe, joyeux d'une émétique joie.

En face de la grue énorme dont le busc
Malaisément contient une gorge bovine,
Les bouquins de Drumont édités par Savine
Délectent un bourgeois qui ne sent pas le musc.

Cela fleure l'odeur des pieds, la caquesangue
Des enfançons et le mégot, qui, sur la langue,
Vous fait passer comme un renvoi de Krysinska :

Et, plus loin, les époux Duvedeau qu'accompagne
Leur héritier, couleur de morve et de caca,
Soignent le melon qu'ils portent à la campagne.

EN ISRAEL

La tribu Salomon du faubourg Saint-Antoine,
Autour du père Lang, brocanteur vénéré,
Canoniquement rompt l'azyme consacré
Et biberonne à s'en crever le péritoine.

Tous bien honnêtes : les Judith, pleines de foi,
Dans un garni voisin sèchent les militaires
Et leurs mâles, par les urinoirs solitaires,
Sur des chrétiens paillards vengent l'antique loi.

Or, ce soir, comme il est écrit au *Lévitique*,
Ils ont bâfré l'agneau sans tache en la boutique
Des « pons lorgnettes » et des clous désassortis.

Et les ioutres au nez circonflexe, au teint puce,
Avec les femmes, le bétail et les petits,
Chantent le Sabaoth qui rogna leurs prépuces.

QUARTIER LATIN

Dans le bar où jamais le parfum des brévas
Ne dissipa l'odeur de vomi qui la navre
Triomphent les appas de la mère Cadavre.
Dont le nom est fameux jusque chez les Howas.

Brune, elle fut jadis vantée entre les brunes,
Tant que son souvenir au Vaux-Hall est resté.
Et c'est toujours avec beaucoup de dignité
Qu'elle rince le zinc et détaille les prunes.

A ces causes, son cabaret s'emplit le soir,
De futurs avoués, trop heureux de surseoir
Quelque temps à l'étude inepte des Digestes ;

Des Valaques, des riverains du fleuve Amoor
S'acoquinent avec des potards indigestes
Qui s'y viennent former aux choses de l'amour.

MUSÉE DU LOUVRE

Cinq heures. Les gardiens en manteaux verts, joyeux
De s'évader enfin d'au milieu des chefs-d'œuvre,
Expulsent les bourgeois qu'ahurit la manœuvre,
Et les rouges Yankees écarquillant leurs yeux.

Ces voyageurs ont des waterproofs d'un gris jaune
Avec des brodequins en allés en bateau;
Devant Rubens, devant Rembrandt, devant Watteau,
Ils s'arrêtent, pour consulter le *Guide Joanne*.

Mais l'antique pucelle au turban de vizir,
Impassible, subit l'attouchement du groupe.
Ses anglaises où des lichens viennent moisir

Ondulent vers le sol; car, sur une soucoupe,
Elle se penche pour fignoler à loisir
Les Noces de Cana qu'elle peint à la loupe.

SUR CHAMP D'OR

Certes, monsieur Benoist approuve les gens qui
Ont lu Voltaire et sont aux Jésuites adverses.
Il pense. Il est idoine aux longues controverses,
Il déprise le moine et le thériaki.

Même il fut orateur d'une Loge Ecossaise.
Toutefois — car sa légitime croit en Dieu —
La petite Benoist, voiles blancs, ruban bleu,
Communia. Ça fait qu'on boit maint litre à seize.

Chez le bistro, parmi les bancs empouacrés,
Le billard somnolent et les garçons vautrés,
Trône la pucelette aux gants de filoselle.

Or Benoist qui s'émèche et tourne au calotin
Montre quelque plaisir d'avoir vu, ce matin,
L'hymen du Fils Unique et de sa « demoiselle ».

QUINZE CENTIMES

L'œil vairon et le nez de pustules fleuri,
Sous l'effrayant amas de son bonnet à coques,
La buraliste, au seuil de l'odorant abri,
Exhale sa douleur en mornes soliloques :

— « Injuste sort! Devant cet Odéon banal,
Me faudra-t-il, sans cesse, aux heures taciturnes,
Offrir aux vieux messieurs des carrés de journal,
O Casimir! tandis que sonnent tes cothurnes!

Moi qui connus Ponsard et feu Scribe, ô regrets!
Dois-je rincer l'amphore où le client s'épanche?
Malpropres les bourgeois autant que des gorets!

Et cuire ma bouteille au fond des lieux secrets
Sans connaître jamais l'espoir d'un beau dimanche?
« Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts! »

CONSCRITS

(A LA MANIÈRE D'ESPARBÈS)

Aigle de Boustrapa, voici ton jour ! Les Gars,
Ceux de la Haute avec ceux de l'Epicerie,
Se gondolent vers ta loterie, ô Patrie,
Sous l'œil des marchichefs et des maires gagas.

Ils arrivent du claque ou bien des séminaires,
Fils de cocottes chez les Oblats éduqués,
Courtauds de magasins, lopettes dont les quais
Ont vu les jeux, parmi leurs dômes urinaires.

L'âme française chante (ô que faux !) dans leurs voix ;
Ils s'arrêtent pour dégurgiter du pivois,
Tel un cabot perdu que l'on mène en fourrière.

La Victoire, aujourd'hui, leur montre le chemin
Et des boxons épars leur ouvre la barrière.
Vivat ! Le copahu renchérira demain.

TROISIÈME SEXE

En veston gris, en chapeaux mous, par les quinconces,
Avec des mouvements câlins et paresseux,
Rôdent les icoglans parisiaques, ceux,
O Prudhomme, qu'au feu céleste tu dénonces.

Les tantes! peuple hilare et nocturne pour qui
Tout sergent de ville est un oncle débonnaire,
Près des *Ambassadeurs* où chahute Bonnaire,
Où les gommeux boivent de l'ale et du raki.

Dans les temples indous que tapisse la cure
Infaillible de tous les bobos, sans mercure,
Ils lèvent les banquiers en rut, impudemment:

Et le poète Jean Lorrain de Normandie,
Accordant pour leur los sa syntaxe hardie,
Les célèbre en vers faux, — avec étonnement.

RUE DE LA CLEF

Coco, dit Tape-à-l'Œil, professeur de savate,
Camelot et dompteur de caniches, ayant
Sur quelque pante aussi lourdaud que flamboyant
Prélevé le mouchoir, la bourse ou la cravate,

Est dans les fers. Le désespoir règne parmi
Tant d'épouses qu'il asservit à sa conquête
Et ces « dames » du Chabannais font une quête
Pour que soit d'un peu d'or son courage affermi.

Mais, enclin aux repos que lui fait Pélagie,
Le « petit homme » anémié se réfugie
Près des conspirateurs dont brille cet endroit

Et, fier de ressucer les mégots qu'il impètre
Chez les poètes et chez les docteurs en droit,
Il savoure l'orgueil de voir des gens de lettres.

INITIATION

A Saint-Mandé. — Parmi les badauds hésitants,
Le cornac loue avec pudeur sa marchandise,
Une Vénus d'un poids énorme et, qu'on le dise!
Montrée aux hommes seuls de plus de dix-huit ans.

Des militaires, des loustics entre deux âges
Pénètrent, soucieux du boniment complet,
Sous la tente où, massive et fidèle aux usages,
La dame, en tutu rose, exhibe son mollet.

Seul, un potache ému de cette plasmature
Gigantale, pour voir des pieds à la ceinture,
Allonge un supplément dans le bassinet gras.

Et tandis que, penaud, vers l'estrade il s'amène,
D'un accent maternel et doux, le Phénomène
Lui dit: « Tu peux toucher, Monsieur, ça ne mord pas. »

HYDROTHÉRAPIE

Le vieux monsieur, pour prendre une douche ascendante,
A couronné son chef d'un casque d'hidalgo
Qui, malgré sa bedaine ample et son lumbago,
Lui donne un certain air de famille avec Dante.

Ainsi ses membres gourds et sa vertèbre à point
Traversent l'appareil des tuyaux et des lances,
Tandis que des masseurs tout gonflés d'insolences
Frottent au gant de crin son dos où l'acné point.

Oh ! l'eau froide ! oh ! la bonne et rare panacée
Qui, seule, raffermit la charpente lassée
Et le protoplasma des sénateurs pesants !

Voici que, dans la rue, au sortir de sa douche,
Le vieux monsieur qu'on sait un magistrat farouche
Tient des propos grivois aux filles de douze ans.

IDYLLE SUBURBAINE

Voici les bicyclistes,
Ainsi que des ballistes
Leurs machines lançant
Sur le passant.

Voici les dégrafées
Hideusement coiffées,
Telles qu'un hanneton,
Dans leur veston.

Comme un porc que l'on châtre,
Le calicot folâtre
Hurle, par les faubourgs,
Maints calembours.

Voici Joseph Prudhomme,
Qui loin, loin de Sodome,
Sans mail-coach de Binder,
Prend un « bain d'air » !

Dans le bois de Vincennes,
Les magistrats obscènes
Viennent se trimbaler
Et pédaler.

Ça refait leur échine
De rouler à machine,
Libidineux et gras,
Sur le *ray-grass*.

Et les dames faciles
Ricanent, imbéciles,
De pister, à vélo,
Maint gigolo.

Tout le bois en fourmille.
Puis, ce sont des familles
Complètes « d'ouverriers »
Inébriés.

Ils apportent salade,
Gruyère, marmelade,
Veau, laitue et pourpier,
Dans du papier.

Une âme de friture
Egaye la nature,
Qu'emplit ta grande voix,
Chevaudebois !

Quelque parfum agreste,
La sueur et le reste,
Diversifie au loin
L'odeur du foin.

La poussière assaisonne
Les macarons. Foisonne
La mouche des cacas,
Sur le lilas.

Plaisir combien champêtre !
Et qui ne voudrait paître
Ces repas digestifs,
Sur les fortiffs !

L'Himalaya dégoûte
Les humbles. Somme toute,
Tu vaux mieux que le Nil,
Lac Dauménil.

Car le tramway du Louvre
Peut, quand le temps se couvre,
Y mener les bourgeois,
A travers bois.

O douceur efficace!
Lamper un mélécasse
Et le bitter plus dur,
Devant l'azur!

Ainsi triomphe l'ordre!
Nul n'a besoin de mordre,
Ayant usé ses bas,
En tels ébats.

Et, toute la semaine,
Les cyclistes que mène
Un rude et tâtillon
Chef de rayon;

Les employés moroses,
Ayant humé les roses
Et longtemps baladé
Par Saint-Mandé,

Acceptent ergastules,
Camouflets et sportules
Et les repus grugeant
Leur pauvre argent.

C'est pourquoi leurs équipes
T'émeuvent jusqu'aux tripes
Coppée, ô sacristain
Si peu hautain!

FOIRE AUX JAMBONS

(INTIMITÉ)

Ma mignonne, voici l'avril! Un air plus doux
Où flotte l'âme populaire du saindoux
Et des frites, ce soir, invite aux indécences
Les troubades sortis avec leurs connaissances.
Les boutiquiers ventrus, aux blairs de tamanoir,
En famille, ont empli le boulevard Lenoir.
Ils gagnent, essoufflés, la barrière du Trône
Et les lutteurs forains sont tous en maillot jaune!
Viens! nous allons humer des glaces à deux sous,
Dédaignant le concert arabe, où les dessous
Précaires des oulels-naïls sentent le rance.
— Comme il est pur le ciel de notre belle France!
Viens! nous irons tous deux, fidèles au drapeau,
Complimenter l'« homme de bronze » dont la peau
Fait voir l'airain si cher à Monsieur Déroulède.

Le sabre, le fusil, la dague de Tolède
Figurent, à son poing aimé des caporaux,
Les croûtes de Neuville et celles de Morot.
Nous prendrons notre part de ces plaisirs austères
(Trois sols pour les pékins, deux pour les militaires)
Et notre cœur où Jeanne d'Arc revit encor
Magnifiera Boisdeffre avec l'Etat-Major.

Nous déambulerons parmi les odeurs grasses,
— Tes bottites à huit francs cinquante, un peu lasses—
Jusqu'à l'heure où, la main dans la main, et suçant
Les berlingots, dont le parfum est innocent,
Nous gagnerons, vers la place de la Bastille,
Les tirs aux macarons, luisants de canetille
Et l'échoppe où l'on voit, telle que nos guerriers,

Une hure de porc ceinte de verts lauriers.

FÊTE NATIONALE

(INTIMITÉ)

Le quatorze Juillet et ses chevaux de bois,
Ses guinches, où les bons zigues, saouls de pivois,
Etreignent, pour l'en-avant-deux, leurs maritornes,
Tandis que les cocus vont aérant leurs cornes,
Me charment. J'ai revu, place du Panthéon,
Le doux vieillard qui jouait de l'accordéon
Dans la rue Oudinot, presque sous mes fenêtres,
A l'heure où la splendeur de Félisque, et ses guêtres
Se dérobaient parmi les mégissiers obscurs.
Car j'ai toujours aimé les humbles aux cœurs purs,
Aux pieds douteux comme un vers de *Pour la Couronne*,
Car je suis le passant bénin, que n'environne
Aucun rayon, aucun éclair, aucun soleil.
Mes articles me font aux concierges pareil.
Aussi, dès que revient la date fatidique
Où la junte des mannezingues se syndique

Pour imbiber de furfurol le populo,
Je hisse à mon balcon, — ainsi qu'au bord de l'eau
Quelque tremble où le soir ému se décolore,

Un étendard fait de flanelle tricolore.

VIEILLES ACTRICES

A Georges Maurevert.

Toujours belles! Toujours pimpantes! Toujours fraîches!

Camélias sculptés dans un cœur de navet,
La plupart en étaient à la saison des pêches
Au temps de Rémusat et de Montalivet.

Des princes, morts depuis, chargés d'ans et de gloire,
Sous le bandeau royal écrasaient leur chevet.
C'est par là que devient une enseigne notoire.

Les poètes d'alors, plus creux que des tambours,
Vantaient leurs cols de cygne et leurs hanches d'ivoire,
Leurs dents de nacre et leurs paupières de velours.

On redisait leurs noms dans les sous-préfectures,
Déjà! tant qu'au Marais, où vivent des gens gourds,
Le quincaillier tremblait pour sa progéniture.

Comme la Montijo, quand on la couronna,
Elles trouvaient des Cassagnac sous leur voiture.
On ne peut écraser que le mufle qu'on a.

Depuis ces ans lointains de leur âge nubile,
Peintes comme on repeint *Les Noces de Cana*,
Elles se targuent de rester indélébiles.

Obstinément, leurs crins sont d'or fauve ou de jais,
En dépit de la couperose et de la bile
Qui s'infiltrent dans leurs appas découragés.

Leurs crevasses, comme d'un mur sans ravenelles,
Attirent les galants de Nîmes ou d'Angers
Que ne satisfait plus l'amour des péronnelles.

Maintes, pour redonner à leurs fanons pendants
Quelque ragoût et pour égayer leurs prunelles,
Se maquillent de cosmétiques abondants.

A l'heure du coiffeur et de la camériste,
Elles s'implantent des cheveux, des seins, des dents
Et s'imbibent de sucs fournis par l'herboriste.

O nymphes de l'an mil huit cent soixante-sept,
Vous de qui le printemps se conjugue à l'aoriste,
Vous dont la gorge flotte en amont du corset,

Restez jeunes! Tordez vos croupes sur les planches,
Du cantique d'Éros égrenez les versets
Et déshabillez-vous dans des étoffes blanches!

Prodiguez, prodiguez les gemmes et les fards,
Semez les lis, les boutons-d'or en avalanches :
Et vous garde Cypris des blêmes nénuphars!

Ainsi perpétuant votre los historique,
Honneur de la province, orgueil des boulevards,
Vous durerez plus que le marbre ou que la brique.

Les nouveau-nés, bétail chéri du *Petit Bleu*,
Délecteront leur adolescence lubrique,
Dans vingt ans, rien qu'à voir l'ardeur de votre jeu.

Et quand nous descendrons la funèbre vallée
Sans qu'ait tinté pour vous l'heure du couvre-feu,
On vantera vos pâmoisons échevelées.

Telles vous possédez le suprême élixir,
Inconnu des Paracelses, des Apulées,
Philtre par qui se peut le Temps même adoucir.

Edulcorant pour vous xénie et ménippée,
Le monde vous sait gré — pourquoi? — de faire issir
Quelque chose des vers purgatifs de Coppée.

D'avoir pris Jean Aicard, Jean Lahor, Jean Rameau,
Tous les Jean de cervelle ou de gambe éclopée,
Et de dire, en montrant leur fiole : *Ecce homo!*

Vous chanterez leurs vers aux races inconnues
Qui vivront ignorant Jacquelin ou Momo,
Mais qui ne cesseront de vous porter aux nues.

L'arrière-petit-fils du premier Richepin
Dans ses pièces exhibera vos jambes nues
Assumant le cothurne ou chaussant l'escarpin.

Et les Croisset d'alors vous feront voir au bain.

A TRAVERS LES GROINS

A Ernest Raynaud.

CHORÈGE

A Monsieur Jean Rameau,
littérateur français.

> « La dernière fois que je le vis, ce fut, si je ne me trompe, chez une comtesse de la rue Saint-Honoré, et l'on raconte qu'une autre comtesse qui demeure dans les environs de la gare Saint-Lazare, et très suspecte de bas-bleuisme, hélas! le comptait parmi ses fidèles. »
>
> Des œuvres complètes de M. Jean Rameau. Lettre à *l'Écho de Paris* du 10 mars 1891.

Claudicator ayant découvert qu'il existe
Des comtesses ailleurs qu'aux romans de Balzac,
A chaussé des gants paille et revêtu le frac :
On le prendrait, tant il est beau, pour un dentiste.

Jadis potard, expert à triturer les bols,
Il rêvait, dédaignant le nom d'apothicaire,
A des in-folios connus d'Upsal au Caire.
— Et ses dormirs furent hantés par les Kobolds.

Maintenant, l'œil féroce et la bouche crispée,
Il récite devant l'indulgence attroupée
Des vieilles dames aux appas gélatineux :

Et, surprenant effet des rimes qu'il accole,
Nonobstant la rigueur des corsets et des nœuds,
Sa voix fait tressaillir tous ces baquets de colle.

QUATORZAIN D'HIVER

A LA LOUANGE DE CLAUDICATOR LE BÉNÉVOLE

Notre subtil et brillant écrivain a réprouvé...
UN REPORTER de *la Patrie*.
La paix est ton but, ô Pacifique!
E. RENAN, *Invocation sur l'Acropole*.

Rameau chantait : Je ne suis pas joli, joli ;
Rivarol a trouvé chez moi son antipode.
Ignorant tout français, je beugle mes épodes,
Avec le geste d'un qui fait pipi au lit.

Les plumassières dont j'illustre les soirées
Baillent quelques écus pour m'entendre. Et voilà
Qu'avec Dreyfus, avec Scheurer, avec Zola,
Un marasme soudain alanguit mes rentrées.

Le commerce est dans le marasme ! ce qui fait
Que j'ai, ce soir, lavé la tête et dit leur fait
Aux gazetiers que Millevoye excommunie.

Destin, sauve la France et garde ses *quibus*
Au poète cagneux qui grimpe en omnibus
Et « va-t-en ville » pour gasconner son génie !

RONDEL

Dans les cafés d'adolescents
Moréas cause avec Frémine :
L'un, d'un parfait cuistre a la mine,
L'autre beugle des contre-sens.

Rien ne sort moins de chez Classens
Que le linge de ces bramines.
Dans les cafés d'adolescents,
Moréas cause avec Frémine.

Désagrégeant son albumine,
La Tailhède offre quelque encens :
Maurras leur invente Commine
Et ça fait roter les passants,
Dans les cafés d'adolescents.

PRIX DE VERTU

Maquillé, solennel, disert et peu joli,
Le frère de frère Yve, entre les vieilles dames,
Pérore. Il a des solécismes tout pleins d'âme
Et, de le voir si vert, le Beau Frère a pâli.

Feu Monthyon, parrain d'une fâcheuse rue,
Inspire ses discours où de beaux mouvements
Enguirlandent, tels que du persil, les thomans
Dont la vertu est, en grand'pompe, secourue.

Et ce sont des larbins intègres, des troupiers,
Qui remportent la gloire avec l'argent modique,
Puis un frère convers, sentant mauvais des pieds.

Mais l'orateur parcourt son thème fatidique,
Rythmé par l'éventail au murmure berceur;
Car, le trouvant fardé, comme elles, et pudique,

Les vierges de Prévost disent : « C'est une sœur! »

MÉLANCOLIE ODÉONESQUE

Sous l'Odéon blafard que décorent les proses
D'Haraucourt, et Shakespeare, en vers tripatouillés,
Comme un « bougna » pensif, entre de vieux « souyés »,
L'Auverpin ne veut plus qu'on effeuille des roses.

Les poètes, même Paul Fort, sont renvoyés;
Jean Lorrain dont la ménopause a des chloroses
Et Vicaire cousu de longues hydrartroses,
Les Montforts, les Leblonds avec les Bouhéliers,

Nul ne chantera plus une ode triomphale !
Pégase inemployé, Chimère ou Bucéphale
Rongent leur frein dans ton étable, ô Ginisty !

Verse-nous maintenant l'ivresse ! Et, dans l'entr'acte,
Ne manque pas d'offrir à la foule compacte,
Pour deux sous, les marrons chers à Pierre Loti.

GENDELETTRES

Cœur de lapin, ventre de porc, nez de gorille,
Incarnation des plus saumâtres Wishnous,
Dubut de Laforêt qu'une gale essorille,
Étant un pur gaga, rayonne parmi nous.

Chez Peter's où le veau de truffe et de morille
S'assaisonne pour les journalistes brenoux,
Le jovial idiot Octave Pradels brille
Et le gros Formentin concague ses genoux.

Voici Pompon! Richard O'Monroy! Voici même,
Empereur de la sole et Pape de la brème,
L'unique Poitrasson, le vrai, le maquereau

Qui, pour consolider ses petits bénéfices,
Des putains en renom cote les orifices
Et que les ronds-de-cuir citent à leur bureau.

CANDIDATS A L'IMMORTALITÉ

Quand au poète Dierx incombe ce bonheur,
Bien des forts sont tombés dans l'arène tragique :
Ils ne t'ont point élu, barde pédagogique,
Sully-Prudhomme, honneur des Légion d'honneur ;

Ni Coppée — un François d'Assise tricolore —
Ni le comte Robert, ni ma tante Lorrain,
Ni Jean Rameau qu'on exhibe pour un florin.
Après ces chefs, d'autres, moins grands, restent encore.

Plus nègre que ce freux où vit le preux Arthus,
Moréas qui, le soir, au compte-goutte, urine,
Fait couver par Maurras d'innommables fœtus.

Mais le Pierre Puget du suif, des margarines,
Jean Richepin donna l'être à Jéhan Rictus
Qui peint son âme d'or sur le mur des latrines,

★

Or ces guerriers ayant poussé le cri d'alarme
Et déterré la hache au seuil de leur gourbi,
Elèves de Barrès et poteaux de Bibi
La Purée, en tous lieux dégobillent leurs carmes.

Les symbolistes, les simplistes, les romans,
Ceux qui riment, à soixante ans, leurs pucelages
Et ceux dont les neurasthéniques mucilages
Pour Monsieur de Vogüé sont emplis d'agrément;

Frémine plus hideux que les têtes de l'Hydre,
Et Vicaire pochard comme une pomme à cidre,
Et ceux qui font des vers pour les cafés de nuit :

Tous veulent sur leur front le diadème esthète,
Ces palmes dont la fleur améthyste leur duit
Et l'orgueil des festins à douze francs par tête.

ODELETTE

(A LA MANIÈRE DE RONSARD)

Chocolatier, faussaires,
Du *Gaulois* émissaires,
Et ce gredin choisi,
Esterhazy;

Les tantes, les crapules,
Evêques sans scrupules,
Artons déshonorés
Et les curés;

Et les bonnes sœurs grises
Distillant pour les brises,
Au fond de leurs clapiers,
L'odeur des pieds;

Les magistrats intègres,
Les cocottes, les nègres,
Les daims, les maquereaux
Et les bistros;

C'est ainsi qu'on recrute
Voleur, escarpe, brute,
Un personnel classé
Au quai d'Orsay.

Ainsi qu'une relique,
Meyer, juif catholique,
Arbore avec bonheur
La croix d'honneur.

Alfred Duquet, Mézières,
Loti, fleur des rizières,
Et les divers Quesnays
En sont ornés.

Major de table d'hôte
Cassagnac ne fait faute
D'avoir cet oripeau
Dessus sa peau.

Elle orne tes fumistes,
Wilson, les panamistes
Et Gaston Jollivet,
  Ce pur navet.

Ils sont hideux et bêtes,
Ils portent sur leurs têtes
L'air brutal ou sournois
  Propre aux bourgeois.

Ils lèchent les derrières,
Les pattes meurtrières,
Les sabres dégaînés
  Des galonnés.

Tous, ruisselant d'extases,
Bénissent les ukases,
Le drapeau tricolor,
  L'Etat-Major.

Et c'est vraiment justice
Que ce monde obreptice
Et tous ces bougres-là
  Chassent Zola.

12 avril 1898.

MAINTENEUR ÈS JEUX FLORAUX

Ayant coiffé son casque à mèche et revêtu
Le frac des troubadours qu'illustre une giberne,
Perrossier, Némorin compliqué de baderne,
S'escrime après Zola d'un braquemart pointu.

Jéhanne d'Arc, il préconise ta vertu
Et, chez les bons gagas des jeux Floraux, lanterne,
Cueille des fleurs en papier peint puis, très moderne,
Sur leur vieux mirliton, siffle « turlututu » !

Car il est, au milieu de ces gens asthmatiques,
Tenace à ravauder la chanson des lilas,
Sucrant de petits vers, bonbons diabétiques

Dont Peyralade goûte avec un fort soulas.
Et c'est pourquoi, guerrier aux frousses authentiques,
Poète insuffisant aux plus vils chocolats,

Il épanche sur les Maîtres son dégueulas.

CHAUVINISME SARDINIER

Or, les Nantais ont fait savoir au bureau de l'Association qu'ils refusaient de recevoir ses membres, si M. Grimaud en restait président.
Dr Paul Archambault.

Capitaines vaseux, gentillâtres dévots,
Et les sous-offs, et les vicaires aux pieds sales,
Devant Grimaux (un syndiqué !) ferment leurs salles,
Et tous, avec transport, beuglent comme des veaux,

Car la Province, dont les mœurs sont étonnantes,
Prise Judet, Boisdeffre et Pellieux aussi.
Les miracles de Lourde et l'ange Esterhazy
Conjouissent le cœur imbécile de Nantes.

C'est pourquoi les marchands de thon, les hobereaux
Se rebiffent à la manière des taureaux,
Abominant le juif sur la Loire et sur l'Erdre.

L'eau bénite leur est un « *sortilège bu* ».
Ce qu'on leur voit d'esprit court en Drumont se perdre :
A ces causes, il sied de dire — tel Ubu, —

Pour la rime et pour la raison : « Vive l'Armerdre ! »

PRÉDICATEURS DE CARÊME

(SONNET ESTRAMBOTE)

Dans l'église où, béats et crasseux, maints fidèles
Apportent un encens de pieds ou de guano,
L'abbé Vigoureux et son compère Etourneau
De la chaire, en cinq secs, dépassent les modèles.

Bossuet, Ezéchiel et Jocrisse, comme un
Seul homme, à travers leur discours se font entendre
Et la vieille Loti, plus fardé que Clitandre,
Rit au sabre avalé par le comte de Mun.

Hanotaux, en français d'almanach, pontifie :
Et tous, cabots, prélats, ont leur photographie
Dans les vitrines, près de l'assassin du jour.

L'œil somnole, en dépit des contenances roides,
Cependant que, malgré leur gorge faite au tour,
Les dames sans chemise ont un fort béguin pour

Barrès dont la froideur va jusqu'aux humeurs froides.

NATIONALISTES

Couronné de persil, d'ache et de seringat,
Estimé par Forain qui le passe à Defeure,
L'Eminent Écrivain mijote dans le beurre,
Sous les yeux attendris du père Vascagat.

Cassagnac, tout enfant, aux plages malabares,
Frotté de graisse, avec des plumes dans le nez,
Cependant que ronflaient des peaux d'âne barbares,
Improvisa quelques chahuts bien soudanais.

Judet qui, chaque jour, suinte l'ignominie,
Arthur Meyer faisant manœuvrer son génie
A travers les bidets et les fonts baptismaux.

« Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle, »
Patrie! et Max Régis choyé des maquerelles,
Et Drumont élu par les dompteurs de chameaux!

VIEILLE DAME

Inter Socraticos notissima fossa cinædos.
JUVÉNAL.

Après avoir morné tant de robustes piques,
— Heureux vaincu de ce combat qui lui fut cher —
Et poussé dans le plus intime de sa chair
« Les dragons chevelus, les grenadiers épiques »,

Ma tante Hippobinos adhère au boniment
Coppéen, par qui va fleurir la Paix aimée,
Sans nul autre désir que prouver à l'Armée
Son amour, en détail et collectivement.

Palpitant des viols subis avec ivresse,
Il imbibe les régiments de sa caresse,
Donne aux tringlots des noms de princes fabuleux.

Son cœur est grand ouvert à leurs jeux délétères,
Patriote comme chausson ! — Les cordons bleus
Et les vieilles putains aiment les militaires.

LA MALÉDICTION DE PALLAS

C'est au Palais-Bourbon plein de vétérinaires
Et de curés aux pieds fétides, que Pallas
Athéné, revoyant ce flot de cancrelats,
Se soulage en des hexamètres débonnaires :

Les voici donc tous ces goîtreux que décapa,
Dans les bourgs ou les préfectures taciturnes,
Le bain mal odorant et propice des urnes.
Voici Paul Deschanel plus veau que son papa.

Mais, hélas! pour charmer l'ennui des heures flasques,
Je ne reverrai plus Barrès pareil aux masques
D'un Talleyrand dentiste ou d'un Guizot portier.

Et nous pleurons, moi la Déesse et lui la peste,
Devant le noir Destin qui ne fait nul quartier,
Les deux cent mille francs que lui coûta sa veste!

LA PRIÈRE POUR TOUS

Rendons grâces à Dieu ! La Ligue bien venue
Réunit marguilliers, escarpes, chands de vin
Et journaleux nourris de pâte sans levain ;
La Vérité les scandalisa, toute nue.

Maintenant la Patrie est sauve. Triomphants,
Nous jaculons des vœux intéressés : Dieu donne
Quelques dents à Barrès ; à Coppée, une bonne !
Que Gunsbourg à Loti fasse beaucoup d'enfants !

Nous sommes sans talent, sans honneur et sans sexe.
Le bourgeois nous admire et déguste, perplexe,
Nos mélanges savants de fiel et de saindoux.

Les Jésus sont bons pour les matrulles hagardes.
Prenons, tel un chameau, des calus aux genoux !
— Quand il aura béni toutes les vieilles gardes,

Puis tous les Ramollots, Dieu finira par nous.

ROCHEFORT AUX GLAVIOTS

Le macrobe de *l'Intransigeant*, le Miché,
Vaudevilliste mûr pour les capucinades,
Reçoit du bran et des catharres en tornades
Sur son mufle où tous les bons bougres ont craché.

Restez, villa Dupont, marquis, sur cette chaise
Percée où le grand âge et Vervoort vous ont mis,
Utile à votre femme, et bon pour ses amis,
— Mais ne vous risquez plus vers le Père-Lachaise.

Car les Jacques sauraient vous mettre au dépotoir,
Baladin qui, sur les restes de Victor Noir,
Défaillîtes, pâmé de frousses colossales.

Votre temps est fini, vieux pitre, ô Rochefort!
Vous êtes désormais Géronte et non Beaufort,
Le protégé des flics et non le Roi des Halles.

20 mai 1898.

SONNET

Marquis de Vascagat, ô Géronte, ô Gavroche.
Qui de la *gens* Vervoort appuyez le turbin,
Voici le temps pour vous, paillasse et coquebin,
D'exhaler un esprit qui n'est pas sans reproche.

Drumont, le sacristain nidoreux, le larbin
Dont les femmes en mal d'enfant craignent l'approche,
Laid comme un pou, va siéger près d'Ernest Roche.
Votre beau-frère seul clapote dans son bain.

Il ne connaîtra pas, ce phénix des beaux-frères,
La tribune où, deux fois, malgré les vents contraires,
Barrès porta sa tripe à la mode de Kant.

Pour sa croupe d'azur que le claque jalouse
Brummel n'aura de frac ni Thivrier de blouse
Et Lisbonne dira qu'il manque un peu de *cant*.

Les électeurs de la Meurthe et de la Moselle
Curés, pacants, bourgeois aux gants de filoselle,
Mastroquets, tenanciers de lupanars aussi,
Les électeurs de Toul, de Briey, de Nancy,
Marguilliers sur leurs bancs et maçons dans leurs loges,
Se désopilent à déraciner les Vosges.
Car, tandis que Drumont, en Alger, fait florès,
La Moire, le Destin, l'*Anankè* sur Barrès
Exercent des rigueurs à nulle autre pareilles.
En vain il rebattit sans pudeur nos oreilles
De la Lorraine (cet Auvergnat !) du drapeau
Et de Hegel, les électeurs disent : « La peau ! »
O comble de misère ! O douleur forcenée !
Pendant quatre ans encor, nous verrons des *Journées Parlementaires* et les articles mordants
Où l'Intellectuel aux mâchoires sans dents
Exhale, chaque soir, âme de griefs pleine,

Sa rancune et le faguenas de son haleine.

Qui pourrait cependant représenter l'émoi
Dont renacle, en ce jour, le pontife du Moi?
Avoir léché le... dos clérical de Boisdeffre,
(Rostand demanderait une autre rime en *effre*)
Avoir gueulé, tel un putois, contre Zola,
Etre la crème des pleutres, et rester là!
Cassagnac de qui les grands'mères, par la queue
Se suspendaient aux cocotiers des forêts bleues,
Cassagnac, le babouin de Gascogne est élu,
Et Millevoye, et Déroulède qui n'a lu,
Tant son âme est par le chauvinisme rouillée,
Ni Schopenhauer, ni les bouquins de Fouillée!

Ainsi Barrès, dont le suffrage universel
Goûte modérément le dandysme et le sel,
Récrimine. Un mégot à parfum de lessive,
Un *soutados* puant lui gratte la gencive,
Il prodigue aux cochers de fiacre les saluts

Et l'épicier du coin ne le reconnaît plus!

AUTRE MORICAUD

Avec le pur accent de Castres ou de Lombez
Fatigué de porter un nom de pot de chambre,
Thomas, qui harnaché d'un dolman bleu se cambre,
Fait sous lui des romans et les signe Esparbès.

Les ducs du Trou-bonbon et de la Confiture
L'admettent volontiers dans leur armorial.
Il chante aux calicots le geste impérial :
Coppée appelle ça de la littérature.

Il est gros, il est bête et sur son estomac
Porte un large ruban couleur de curcuma
Sans avoir inventé la poudre pour les mites,

Et, troubade qui met la lune dans un sac,
Il partage avec Paul Granier de Cassagnac
L'honneur cocasse d'être un nègre antisémite.

LE « PETIT ÉPICIER » FAIT SES PAQUES

Les ostensoirs, les Sacrés-Cœurs aux airs dévots,
Les cloches et tout le fourbi des cathédrales
Inspirent à mon cœur des sentiments nouveaux
Qui consolent mes défaillances uréthrales.

Des vicaires qui n'ont jamais rien inventé
M'instruisirent sur les douleurs du Purgatoire.
La foi des humbles, la savate humilité,
Angélisent mon rein, que trop supinatoire !

Et c'est pourquoi je vais, dans le petit local,
Ingurgiter tout mon bon Dieu, le Fils, le Père,
Et l'Esprit, qui souvent, chez Xau, se fait la paire.

Comme Jonas, évacué par son rorqual,
Je bafouille pour la clientèle abrutie :
Ma fistule au « petit Jésus » sert de régal,

Et tous mes fondements sont pleins d'eucharistie.

BALLADE

POUR MAGNIFIER LE « CERVEAU-CHEF »

Ernest Lafleur, Labranche ou Lajeunesse,
Et Laverdure, et Poilaunez, et Bec,
Et Jean Rameau vanté pour sa finesse,
Et le cafard, et le snob, et le grec,
Suivent Barrès-psychopompe, leur cheik,
Tous, à l'envi, pour humer la gadoue
Et récolter du « pognon » dans la boue,
Citent Hegel, avec des mots pédants ;
Mais lui poussif, bientôt cane et s'enroue :
C'est un requin avec de fausses dents.

Il enviait, au temps de sa jeunesse,
Les margotons et ceux qui font avec.
Son estomac, qu'emplit le lait d'ânesse,
Dégobillait cervoise et jérez sec.
Vénus lui fut généreuse en échec.
N'ombra jamais sa lèvre ni sa joue
Le poil follet dont Musette s'engoue.
Mais la Boulange, emmi ses claquedents,
Le vit monter « en esquivant la roue » :
C'est un requin avec de fausses dents.

Les électeurs, de Port-Vendre à Gonesse,
Fidèlement reconduisent son breack.
Lourdauds impurs ! Faut-il qu'on méconnaisse
Goethe et Morny panachés de Gobseck,
Barrès enfin, tribun, dandie ou mec.
Son avaloire, où le chicot se joue,
Laisse filtrer une adorable moue,
Et, comme il fut nanti d'instincts prudents,
Au milieu des Ramollots, il s'ébroue :
C'est un requin avec de fausses dents.

ENVOI

Napoléon ! Bandit qu'un pleutre loue,
Vois ! Erynnis ton phantasme dévoue
A ce Barrès, frère des Péladans :
Et l'histrion sur ta peau fait la roue !
C'est un requin avec de fausses dents.

RÉSURRECTION

A Lucien Guitry.

Le Salut n'a rien sauvé
MICHELET.

Je n'aime pas les réputations surfaites.
JULES VALLÈS.

En ce temps-là, Jésus s'en revint sur la terre.

Malgré les francs-maçons et les fils de Voltaire,
A grand renfort d'écus, le monde entretenait
Des curés adipeux dans chaque presbytère.

Les moines qui n'ont pas la senteur de l'aneth,
Tant l'usage des bains leurs couennes importune,
Faisaient que le Veau d'Or crachât au bassinet.

Les bourgeois apportaient un louis, une thune
Et les frocards, oblats, maristes, capucins,
Ratichonnaient comme des porcs sur leur fortune.

Ils mendiaient au nom exhilarant des Saints,
Saint Guodegrin ou saint Antoine de Padoue
Et la crotte faisait provigner leurs essaims.

Ils trituraient comme des anges la gadoue.
Car, tu le sais, Mœrdès, vainqueur de Ploudaniel,
Ce ne sont point des lys que leur dextre secoue.

Ils prodiguent le déjeuner d'Ezéchiel
Aux mécréants que désoblige la cuculle,
Tant leur zèle est fervent pour l'intérêt du ciel.

Donc, Jésus, par un soir d'avril, au crépuscule,
Apparut, tel, jadis, lorsque Rome ferma
Le Temple de la Guerre, au front du Janicule.

Autour de lui, grouillaient talapoin, uléma,
Et les nonnes qui font crever leurs orphelines,
Et ce Flamidien qu'un seul jour proclama.

La troupe noire des monges, des ursulines,
Les épiscopes, les « Mères » du Bon-Pasteur
Se confondaient en révérences patelines.

Tous, avec de grands mots, attestaient que cet heur
Inattendu comblait leurs âmes de liesse.
Ils chantaient faux : « Noël ! Voici le Rédempteur ! »

Les chanoines, jouxtant leurs bedeaux et leur nièce.
Archedeacon et Syveton, les généraux
Dont l'honneur à l'instar d'un torchon se rapièce ;

Le grand caïmacan des mouchards, Puybaraud,
Et Barrès que l'amour comme la politique
Abandonne à moitié chemin sur le carreau ;

Adelsward, collecteur de l'égout socratique,
Item, Charles Maurras qui sent mauvais du né
Et Coppée, avec sa fistule eucharistique ;

Bruchard dont les yeux cuits, le teint de raisiné
Font voir la crapule et Boubou, le vieux qui bave
Se ruaient aux genoux du Maître inopiné.

Les cercleux, les putains, les flics et ce burgrave
Arthur Meyer, autour du divin *sleeping-car*,
Semblaient les héritiers de Scapin ou de Dave.

C'était beau comme pour les marins russes. Car
Jésus, par l'Orient-express, avait fait route,
Ayant, pour mieux dormir, lu tes vers, Jean Aicard !

Il voulait, après deux mille ans, purger un doute,
Qui lui restait sur le bonheur du genre humain
Et savoir si son œuvre avait fait banqueroute.

Il entrait dans Paris. Sur son nouveau chemin,
Le public des grands bars et des grandes premières,
Diligemment se présentait au baisemain.

Tous les « honnêtes gens » éclos de leur tanière
Entouraient le nabi vêtu d'un burnous blanc
(Il ignorait encor la Belle Jardinière).

Le cardinal de pourpre, et le juge insolent,
Et le nonce, et la présidente et l'amirale,
Cependant que vibrait un carillon hurlant,

Conduisirent Jésus devant la cathédrale.

★

N'entre pas dans ce lieu de ténèbre et de mort!

Toi qui pleuras, un jour, d'angoisse ou de remord,
Quand perlaient à ton front des sueurs d'agonie,
Vaincu par l'abandon et par le déconfort :

N'entre pas dans ce lieu d'où ton âme est bannie!
Viens avec nous, avec le Pauvre qui t'aima!
Viens goûter avec nous l'espérance infinie.

Tes prêtres comme ceux de Zeus et de Brâma
Se nourrissent de vol, de crime et d'imposture,
Et couvent leurs trésors au champ d'Haceldâma.

Ils outragent l'amour, la vie et la nature,
Ils insultent la pécheresse aux tendres yeux
Et dans le fruit naissant cachent la pourriture.

Sur un trône ouvragé de métaux précieux,
Vêtus d'or, ululant des hymnes violentes
Leur cri nocturne aboie au chaste jour des cieux.

Ils te gardent captif sous leurs voûtes croulantes
Et leur haine a planté des épines encor
Dans tes mains que des clous de rubis ensanglantent.

Arrache-les, ces clous! Laisse le vain décor
Du mensonge, de la laideur et de la honte.
Sous les arbres en fleurs pleure la voix du cor.

Le matin rose et bleu comme un sourire monte.
C'est le nouveau printemps, ô frère d'Adonis,
Un avril de douceur et de justice prompte.

Retourne aux insurgés, aux souffrants, aux bannis,
Anarchiste! L'amour brode sa villanelle.
Viens, te mêlant aux chœurs des hommes rajeunis,

Chanter l'*alleluia* de la Pâque éternelle.

DIX-HUIT BALLADES FAMILIÈRES

POUR

EXASPÉRER LE MUFLE

A Rachilde.

> Les Dieux s'en vont ; plus que des hures.
>
> JULES LAFORGUE. — *Imitation de Notre-Dame La Lune.*

BALLADE CASQUÉE

DE LA PARFAITE ADMONITION

Voici venir le Buffle, le Buffle des buffles ! — le Buffle. Lui seul est buffle et tous les autres ne son que des bœufs. Voici venir le Buffle, le Buffle des buffles — le Buffle !

Le verbe sesquipédalier,
Le discours mitré, la faconde
Navarroise du Chevalier,
A Poissy comme dans Golconde,
Essorillent le pleutre immonde.
Mais, loin de tout bourgeois nigaud,
Hurle ta palabre féconde :
Sois grandiloque et bousingot.

Bourget, ce fameux bachelier,
Cultive, pour les gens du monde,
Quelques navets en espalier.
O Will! monsieur Dorchain t'émonde
Et Paravey joue *Esclarmonde;*
Qu'importe, fils! Baise Margot,
Et dona Sol, et Rosemonde :
Sois grandiloque et bousingot.

Décris un geste singulier,
Pousse un juron admirabonde.
Voici venir le timbalier!
Qu'à Hugo Bouchardy réponde!
Conquiers les Iles de la Sonde
Et maint royaume visigoth
Par ta durandal sans seconde :
Sois grandiloque et bousingot.

ENVOI

Prince, le seigle a son ergot
Et des poux vivent sur l'aronde.
Pécuchet tient la mappemonde.
Sois grandiloque et bousingot.

BALLADE

POUR EXALTER LES DOYENNES DU PERSIL

« Viennent les marguilliers pervers,
« Les bedeaux porteurs de cautères,
« Les gros messieurs chargés d'hivers
« Je couronnerai d'ænothères,
« De lilas et de myrthes verts
« Toute la chambre des notaires ! »
L. T.

Leurs mamelles où nos bisaïeux se sont plus
Ballottent, à présent, de manière fantasque.
Le henné rouge sur leurs crânes vermoulus,
Leurs crânes pareils à des ris de veau boullus,
Imprime tels magmas qu'on ne rincera plus.
Leurs museaux d'ichneumon, de pieuvre, de tarasque
Bâillent : ainsi le trou punais de l'Achéron.
Voici les dents d'émail sur le chicot marron
Et les robes couleur d'enfants, rose ou citron :
Car ces dames, ayant braguettes soulagées,
De fastueux chichis pavoisent leur giron :
Los aux vieilles putains d'ans et d'honneurs chargées !

396089B

En faveur des meschins pauvres et résolus,
Leur générosité vénérienne casque.
Ignorant, comme il sied, Malte-Brun ou Reclus,
Le muletier avec force auvergnats poilus
Affronte de grand cœur ces palus et ces glus
Fétides, nonobstant les huiles bergamasques.
(Est-il bardeau, mulet, viédaze, aliboron,
Pour oser en tel lieu risquer un paturon?)
Elles défaillent avec les cris de Baron
Au seul aspect des génitoires insurgées
Et monsieur Deschanel à les servir est prompt :
Los aux vieilles putains d'ans et d'honneurs chargées !

Clamons : *Io pœan !* En des bouquins peu lus,
Carmen Sylva, la Ratazzi qui semble un masque
Japonais et madame Adam aux bras velus
Des petits jeunes gens quémandent les saluts.
— O sous vos cheveux bruns Lafayette et Caylus !
Sans parvenir jamais à la dernière frasque,
Elles bouillonnent, tel un magique chaudron,
Cependant qu'imbibé de fards et de goudron,
Loti, cagneux mais beau, darde son éperon
Pour l'ébattement des vétustes Lalagées
Et présente frère Yve à leur décaméron.
Los aux vieilles putains d'ans et d'honneurs chargées!

ENVOI

L'arbre caduc, jetez les rameaux et le tronc.
Prince, beau tourmenteur, Ezzelin ou Néron,
Coiffe ton casque d'or, atteste le héron
Et que grands-mères par tes ordres fustigées
Elles payent enfin leur obole à Caron,
Ces antiques putains d'ans et d'honneurs chargées.

BALLADE

TOUCHANT L'IGNOMINIE DE LA CLASSE MOYENNE

Croutelevés et marmiteux
De Nevers, de Chartre ou de Tulle,
Spatalocinèdes piteux
Couverts de gale et de pustule,
Ce bourgeois qui récapitule
— Étant ladre mais folichon,
Le *quantum* de votre sportule,
C'est de la viande de cochon.

Philistins gâteux, ce sont eux,
Les miteux, que chacun gratule,
Malgré leurs gestes comateux,
Leur ventre et leurs doigts en spatule ?
Gazons ceci de quelque tulle :
O Pétrone ! faut un bouchon
Quotidien dans leur fistule.
C'est de la viande de cochon.

Tous, notaires galipoteux,
Monteurs de coups et de pendule,
Dentistes, avoués quinteux,
Tous, le jobard et l'incrédule,
Violent, moyennant cédule,
Et tous, pour ne payer Fanchon,
Citent les *Devoirs* de Marc-Tulle :
C'est de la viande de cochon.

ENVOI

Prince dont le boyau flatule,
Paul Bourget et madame Hochon,
Et Deschanel, et sa mentule,
C'est de la viande de cochon.

BALLADE

SUR LA FÉROCITÉ D'ANDOUILLE

> Le Serpens qui tenta Ève estait andouillicque, ce non obstant est de luy inscript qu'il estait fin et cauteleux sus tous aultres animaus. Ainsi sont Andouilles.
>
> *Pantagruel*, liv. IV, chap. XXXVIII.

Loups-garous, stryges et harpie,
D'aucuns ont un mufle camard;
Chez d'autres le groin copie
Estramaçon ou braquemard.
Empouse, lion de Saint-Marc,
Amphiptère jamais bredouille,
Crocute aux pinces de homard,
Qui plus est maupiteux? L'Andouille.

Ogresse léchant sa roupie,
Babeau vêtu de poulemart,
Fane aux yeux clairs et malepie,
Caciques de Gustave Aymard,
Les Cauchemars goûtent comme art
Extasié la bonne « douille ».
Mais, du brucolaque au jumart,
Qui plus est maupiteux? L'Andouille.

Chimère aux sables accroupie,
Nains cagneux supputant le marc
Du teston ou de la roupie.
Voici, malgré Pline et Lamarck,
Entre Suresnes et Clamart,
Voici l'étrange niguedouille,
Frémine avec son galimard.
Qui plus est maupiteux? L'Andouille.

ENVOI

Prince, banneret, jacquemart,
Frère lampier et coquefredouille,
Rifflandouillez sur le trimard.
Qui plus est maupiteux? L'Andouille.

BALLADE PARNASSIENNE

EN FAVEUR DE MONSIEUR JEAN LABÈTE DIT RAMEAU

Et, pour comble d'horreur, les animaux parlèrent.
L'abbé DELILLE.

Chœur déchaînés sur l'Oréas neigeuse,
Faune velu, Thyade aux jeunes flancs,
Vous qui menez la cordace orageuse
De l'antre humide aux pics étincelants
Et qui, le soir, par les taillis hurlants,
Crucifiez de vos belles morsures
La chair du faon et des louves, peu sûres
Bacchantes, je chanterai sous l'ormeau
Notre Rameau franc de toutes luxures :
Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau.

Rameau n'a point la mine avantageuse.
Qu'aux seuls gandins prêtent les bons merlans.
Hispide, avec une boule rageuse,
Il « va-t-en ville » exhiber ses talents
Et naqueter pourboires, en gants blancs.
Doux locatis, il hume les rinçures
Du faux moët, des bavaroises sures
Et des orgeats où trempe un chalumeau.
Quelque blanc d'œuf a verni ses chaussures,
Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau.

Muse des bois, sonore Voyageuse,
Oncques n'ouïs ce Rameau plein d'élans
Crier d'amour quand fleurit Bételgeuze.
Mais comme il a votre âme, goëlands,
Son vœu chérit les animaux bêlants :
Enfantelets, porcelets, moutons, ures.
Tel palabrait, en dépit des censures,
L'engastrimythe Ursus avec Homo;
Tel, ô Bourgeois, il émeut vos fressures :
Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau.

ENVOI

Prince au bouclier d'or, qui nous assures
Contre l'ennui fauteur d'âpres blessures,
Que Péladan parle du roi Schlémo,
Qu'Ohnet soit lu dans les « Poids et Mesures »,
Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau.

BALLADE

DE LA GÉNÉRATION ARTIFICIELLE

> MÉPHISTOPHÉLÈS. — Un homme! Et quel couple amoureux avez-vous donc enfermé dans la cheminée?
>
> WAGNER. — Dieu me garde! L'ancienne mode d'engendrer, nous l'avons reconnue pour une véritable plaisanterie. — ... Nous tentons d'expérimenter judicieusement ce qu'on appelait les forces de la Nature; et ce qu'elle produisait jadis organisé, nous autres, nous le faisons cristalliser.
>
> GŒTHE. — *Le second Faust.*

Wagner, chimiste qu'exténue
Le grimoire du nécromant,
Distille, au fond de sa cornue,
La salamandre et l'excrément,
Et le crapaud que, doctement,
Assaisonne la verte oseille,
Pour que soit clos, en un moment,
L'homuncule dans la bouteille.

Catarrheux, il étreint la Nue.
Fi de la Belle-au-Bois-Dormant !
Fi de la galloyse charnue,
Du mignon et de la jument !
Gaûtama ! le renoncement
Absolu que Ton Doigt conseille
Préside à cet accouchement :
L'homuncule dans la bouteille.

Plus de vérole saugrenue !
Plus d'argent-vif ou d'orpiment !
Hélène, avec sa beauté nue,
Intoxique le jeune Amant.
... vous donc tout simplement,
Au coin du feu, sous une treille :
Puis décantez modestement
L'homuncule dans la bouteille.

ENVOI

Fleurs des gitons, Prince Charmant,
Nonpareille est cette merveille
Offerte à votre étonnement :
L'homuncule dans la bouteille.

BALLADE

QUE FIT L'AUTEUR POUR UNE PÉCHERESSE DE SES AMIES

De Montmartre ou de Villejuif,
De Saint-Omer ou de Beaucaire,
Sintoïste, mormon ou juif,
Clerc d'huissier ou d'apothicaire,
Maçon aux gestes en équerre,
Soudrille imbu de chasselas
Qu'embrase parfois la moukère,
Va dormir chez Saint-Nicolas !

Une odeur de crotte et de suif
Et de ratatouille précaire
Dans l'escalier dégueule bouïf.
Au lit égayé d'urticaire,
La punaise des deux Macaire
Et ces poux que tu régalas,
Benoît Labre, se font enquerre.
Va dormir chez Saint-Nicolas!

Exécrable au doux monsieur Cuïf,
Le boucher succède au vicaire
Alternatif avec le bouïf.
Beaunoir, émule de Vicaire,
Dissipant son meilleur calcaire,
Pour dix francs — prix de ces galas —
Rêve aux oulels-naïfs du Caire!
Va dormir chez Saint-Nicolas.

ENVOI

Prince, madame Ségalas
Aux bas-bleus ne la vante guère.
Mais Jean Chouard s'équipe en guerre :
Va dormir chez Saint-Nicolas.

BALLADE

SUR LE PROPOS D'IMMANENTE SYPHILIS

> Toi, jeune homme, ne te désespère point : car tu as un ami dans le Vampire malgré ton opinion contraire. En comptant l'acarus sarcopte qui produit la gale, tu auras deux amis.
>
> *Les Chants de Maldoror*, chant Ier.

Du noble avril musqué de lilas blancs
Hardeaux paillards ne chôment la nuitée.
Mâle braguette et robustes élans
Gardent au bois pucelle amignottée.
Jouvence étreint Daphnis à Galathée.
Un doux combat pâme sur les coussins
Ton flanc menu, Bérengère, et tes seins
Jusques au temps que vendange soit meure.
Or, en ces jours lugubres et malsains,
Amour s'enfuit, mais Vérole demeure.

L'embasicœte aux harnais trop collants
Cherche, par les carrefours, sa pâtée,
— Nourris, Vénus, les mornes icoglans ! —
Ce pendant que matrulle Dosithée
Ouvre aux cafards la porte assermentée.
Las ! nonobstant baudruches et vaccins,
Durable ennui croît des plaisirs succincts.
Aux bords du Guadalquivir et de l'Eure,
Il faut prendre conseil des médecins :
Amour s'enfuit, mais Vérole demeure.

Maint prurigo végète sur vos flancs,
L'humeur peccante a votre chair gâtée,
Jeunes héros des entretiens brûlants !
Que l'hydrargyre et l'iode en potée
Lavent ce don cruel d'Epiméthée,
Robé par lui chez les dieux assassins,
Vivez encor pour tels joyeux larcins !
Et Priapus vous gard' de la male heure,
De Bableuska, des lopes, des roussins :
Amour s'enfuit, mais Vérole demeure.

ENVOI

Prince d'amour que fêtent les buccins,
Imitez la continence des Saints,
Prince Adelsward, gravez la chantepleure
De Valentine au trescheur de vos seings ;
Amour s'enfuit, mais Vérole demeure.

BALLADE A MES AMIS DE TOULOUSE

POUR LES REMETTRE EN GOUT DES FRIANDISES QU'ON Y SERT

> Lorsqu'il arrivait que quelqu'un admirait la bonté de quelque viande en sa présence, il ne le pouvait souffrir...
>
> JACQUELINE PÉRIER. — *Vie de Pascal*.

Du Capitole à Saint-Aubin,
La ville où Bonfils se gangrène
Est accueillante pour l'aubain.
Dans ses murs de briques, la raine
Ranahilde jadis fut reine.
Mais les princes du tranchelard
Brillent toujours en cette arène :
On mange du veau chez Allard.

Foin du *puchero* maugrabin,
Des sterlets du Volga, du renne,
De ces grouses qu'offre un larbin
Et des tragopans de l'Ukraine.
Raca sur l'huître de Marenne,
Sur l'huître pareille au molard,
Sur la banane et la migraine :
On mange du veau chez Allard.

Viennent le puceau coquebin
Et la mérétrice foraine
(Ces gens ont-ils l'ordre du Bain ?)
Et Chérubin et sa marraine !
Il sied que la jeunesse apprenne
A conspuer Royer-Collard,
Parmi les coupes de Suresne :
On mange du veau chez Allard.

ENVOI

Prince trop gavé de murène,
Ce maître-queux sinistre à l'art
Des ragoûts à l'huile de frêne :
On mange du veau chez Allard.

BALLADE

POUR SE CONJOUIR AVEC LE « PETIT CENTRE »

Tout renaît ! Le commerce des bestiaux va reprendre.
Du *Petit Centre* de Limoges.
Le 7 décembre 1888.

Tout renaît ! Sur le tympanon,
Sur l'ophicléïde assassine,
Sur la peau de zèbre ou d'ânon
Et sur le hautbois qui dessine
Maints phantasmes de bécassine,
Hurlons — tel Pompignan Lefranc,
Tel un butor dans sa piscine :
Le commerce des veaux reprend.

Palmes ! Discours et gonfanon
Tricolore ! O la capucine
Que porte au creux de son fanon
La maîtresse chère à Lucine !
Elle est bovine, elle est porcine,
Elle raffole du hareng.
Son époux la nomme « Alphonsine » !
Le commerce des veaux reprend.

Babouiné comme guenon,
Ce préfet chauve nous bassine.
Il parle, je crois, de Zénon
Et déclame un vers de Racine.
Pour le guérir, quelle racine ?
Quel bézoard mal odorant ?
Dis-nous, Pasteur, quelle vaccine ?
Le commerce des veaux reprend.

ENVOI

Prince, notre soulas est grand !
Posez, devant claires fascines,
Belles spatules vervécines :
Le commerce des veaux reprend.

BALLADE

POUR ASSAINIR LA CHOSE LITTÉRAIRE

> Le sang, la bile, toutes les humeurs qui s'écoulent des reins et de la peau sont constamment empoisonnés; la santé, la vie même sans cesse menacées par la production ininterrompue de ces *venins humains*, tout aussi redoutables que ceux des reptiles les plus dangereux.
>
> *Almanach du Rural pour l'an 1890.*

Odeur de pieds, senteur de bouches,
Et ridicule énormément,
C'est Péladan-Tueur-de-Mouches.
Pour l'escadre et le régiment,
Pierre Loti, ce diamant,
Quitte Nana, voire Isabelle.
Ces pasquins manquent d'agrément :
Nous les mettrons dans la poubelle.

Pas de phrases, ni de retouches!
Valabrègue prêta serment
D'égayer les femmes en couches.
Pompon gai comme un lavement,
Dubrujeaud couillon alarmant,
Et Poitrasson que ne rebelle
Oncques nazarde au fondement :
Nous les mettrons dans la poubelle.

Oh! les chasser, telles des mouches
A viande! Sus, bon Nécromant!
Icelui transforme en babouches,
L'un en porc et l'autre en caïman!
Ils sont le plus bel ornement
Du *Gil Blas!* mais, sous cette ombelle,
Cueille-les rigoureusement :
Nous les mettrons dans la poubelle.

ENVOI

Prince, un dieu les garde. Comment
Les trucider par ribambelle!
N'ayant plus l'essorillement,
Nous les mettrons dans la poubelle.

BALLADE

DU MARCHAND D'ORVIÉTAN

Il faut que cet homme-là soit trépassé; car il ne dit rien et sent furieusement mauvais.

Madame Cornuel, *apud* TALLEMANT DES RÉAUX.

Voici la rue et le plantain,
Le jus de taupe et la merd'oie;
Voici la graisse de putain,
Le cloporte, le ver à soie
Et le bol que Fagon emploie.
Ci la Bête du Gévaudan,
Ecco le fiel de la baudroie :
Voici les pieds de Péladan !

Reniflez un peu ! Ni le thym,
Ni la peau d'Espagne où se choie
L'orgueil ducal d'un blanc tétin,
Ni l'ambre, ni l'huile de foie
Que l'Islande à Barrès envoie,
Ni tes narcisses, Éridan,
Au humer n'offrent tant de joie
Voici les pieds de Péladan.

Quel charme ignoré du Bottin
Envoûte l'amoureuse proie?
Nébo l'a dit à Trissotin.
Donc, lâchez un peu la courroie
De votre bourse et que l'on m'oye :
Pour que bachelette (à son dam !)
Livre aux mages la petite oie,
Voici les pieds de Péladan !

ENVOI

Prince d'Elseneur ou de Troie,
Fuyez l'œuvre d'Adolphe Adam
Et ces baumes que je déploie :
Voici les pieds de Péladan !

BALLADE 14 JUILLET

Clairons, trompettes et hautbois,
« Chant du départ » et « Marseillaise »
Beuglent sur le pavé de bois.
Les rousses-cagnes, dans leur fraise,
S'en vont au pourchas de la braise
Près du quai Michel, ce Lido ;
Voici le lendemain du treize :
Ça se fête *degueulando*.

Joseph Prudhomme et Pipenbois,
Les gentlemen de la Corrèze,
Ceux du Perche et ceux de l'Artois
Eructent mainte catachrèse
(Au veau l'on reconnaît la fraise !)
Le roussin avec le bedeau
Se convomissent à leur aise :
Ça se fête *degueulando*.

Mais, où donc est la fleur des pois ?
Montesquiou, Péladan, Barrès-e,
Les Bourget et les Dieulafoy
Sollicitant la diurèse ?
Les ceuss qui viennent de Manrèse,
Bloy vociférant son *credo*
Et frère Yves en Navarraise ?
Ça se fête *degueulando*.

ENVOI

Prince, qu'éleva dans Sorrèze
Un moine à tripes de vedeau,
Plus n'est besoin de rime en « rèse » :
Notre joie est combien frrrançaise !
Ça se fête *degueulando*.

BALLADE

POUR S'ENQUÉRIR DU SIEUR ALBERT JOUNET

Monsieur Jhouney s'appelle Jounet, mais quand il publia les LYS NOIRS, recueil de vers « ivres d'Elohim » et consternants de platitude, il crut devoir adopter cette orthographe cabalistique, la jugeant plus convenable pour un mage qui s'effare « devant l'obscurité où s'enveloppe Iod-Héva l'Inaccessible ».

L'Ouvreuse, lettre XXX.

D'ou vient ce thaumaturge pour
Les vieilles gaupes claudicantes?
De Stockholm ou de Visapour,
Ou du bordel que tu fréquentes,
Guérin aux lèvres éloquentes?
Sort-il de Tarbe ou de Java?
Place-t-il du vin, des toquantes,
Jhouney pochard d'Iod-Héva?

A-t-il, un soir de *Iom Kippour*,
Envoûté le bouc, ô Bacchantes?
Et sous les gibets — *Alas! poor*
Yorick! — fané de vésicantes
Aigremoines et des acanthes?
Quel Brahmapoutra l'abreuva?
Quel *liebfraumilch?* quels alicantes,
Jhouney pochard d'Iod-Héva?

Le gong, l'archiluth, le tambour
Mugissent toutes fois et quantes
G. Papus lui dit : *A rebours.*
Ceignez ses tempes coruscantes
De fleurs, marquises et pacantes!
Même, octroyez quelque linve à
Ce bonze honni des cruscantes,
Jhouney pochard d'Iod-Héva.

ENVOI

Sar Nébo, puisque tu décantes
L'escafignon cher à Çiva,
Dégrise en ces odeurs piquantes
Jhouney pochard d'Iod-Héva.

BALLADE DES BALLADES

Tous les almanachs portent les marques de sa muse.
RIVAROL.

Tel Macrobe, ce doux gaga
Déjà trop mûr pour Proserpine,
Tel Nana-Saïb qu'élaga
La béate chauve et rupine,
Tancrède, Marseillais, opine
Et propage ce rythme qu'on
Engrosse comme une lapine :
Tancrède Machin est un sot.

La Ballade! O cieux! Quel zinc a
Celui qui plante cette épine!
Point n'est besoin de seringa,
De violette cisalpine.
Tancrède a la face poupine,
Il estime l'amer Picon.
La mouche fuit quand il jaspine :
Tancrède Machin est un sot.

Du fleuve Amazone au Volga,
D'Asnière à l'île Philippine,
Quel primate se distingua
Plus que Tancrède en la rapine
Oraculaire et turlupine?
Que gardé soit-il du boucon,
De l'arsenic, de l'atropine!
Tancrède Machin est un sot.

ENVOI

Prince, dont l'engeance vulpine
Craint les dogues et le faucon,
Besogne dru, mange et popine :
Tancrède Machin est un sot.

BALLADE

ITÉRATIVE SUR LA CONCUPISCENCE QUI NOUS TIENT DU PROBOSCIDE A MA TANTE VIAUD

On ne lit guère au Parc Saint-Maur
L'œuvre Sidoine Apollinaire,
Ni Fulgence, ni Raban Maur.
Mais, loin du muf stellionaire,
Moi qui reviens de Saint-Lunaire
Aux fins d'être un peu diverti,
Parmi les groins qu'on vénère,
Je veux voir la trogne à Loti.

La jambe faite en cyclamor,
Peint d'un rouge extraordinaire,
Et fameux chez les gars d'Armor,
Loti, mignon quadragénaire,
A des brosseurs qu'il rémunère
Et des gabiers d'O'Taïti.
Yann Nibor charge son tonnerre,
Je veux voir la trogne à Loti.

A Sinaïa comme à Windsor,
Des rois il est le partenaire;
Bourget n'a pas un tel essor;
Jean Aicard, babouin congénère,
Chasse les mouches de son aire
Par l'odeur dont il fut loti.
Ainsi qu'un astre sublunaire,
Je veux voir la trogne à Loti.

ENVOI

Princes d'un lourd dictionnaire,
Les vieilles gens du quai Conti
Célébreront son millénaire :
Je veux voir la trogne à Loti.

BALLADE

A MOTS COUVERTS DE L'INFANTILE PARAGUANTE

Hi sunt qui cum mulieribus non sunt quinquinati ; et in ore eorum non est inventum mendacium. — Les SS. Innocents. *A nonne.*

Voici les Bienheureux que la femme n'a pas coinquinés. Ce n'est point le Mensonge qu'on a trouvé dans leurs bouches.

Calamiteux et menant la « postige »,
Sur le trottoir que Meyer a dompté,
Le camelot secoueur de vertige
Bardache mais nullement breveté,
Garrulle avec impétuosité.
Journaux, poil à gratter en macédoine,
Préservatifs amoureux pour chanoine,
Que ne vend-il, le ribaud triomphant?
Son « leit motiv » est à charmer idoine :
« Joli cadeau à faire à un enfant. »

Pierre Loti, par qui Zola s'afflige,
Baisa les Sarimpis couleur de thé,
Aux négrillons infusa la voltige
Et fit crever quelque jaune beauté
De l'Orénoque ou du Palais d'Eté.
Mais, pour bailler à son courtaud l'avoine,
Le conjouir et le tirer d'essoine,
Yves est là que l'Institut défend.
Le matelot de cet écrivain coine,
Joli cadeau à faire à un enfant.

Frère Bitard, dont l'avant-bras fustige
Plus d'un puceau très bas déculotté,
De Sainte Eglise avère le prestige,
Et Rabaroust, magistrat, fut cité
Pour l'ingénu de sa lubricité.
Le gros vicaire avec le paillard moine,
Sans bézoard, jayet, ni calcédoine,
Brisent la porte et le mur de refend.
O leurs engins valant tel patrimoine,
Joli cadeau à faire à un enfant.

ENVOI

Prince d'Argis, cueillant sauge et pivoine,
Chez Henri Laus rencontre Papavoine :
Seigneurs bougrins, sonnez votre olifant !
Le mal de Naple et le feu Saint Antoine,
Joli cadeau à faire à un enfant.

BALLADE

CONFRATERNELLE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES LETTRES FRANÇAISES

Oh ! les cochons ! les cochons ! les cochons !
S. M.

Or sus, venez, gens de plume et de corde,
Pauvres d'esprit, cacographes, soireux,
Blavet, Meyer dont la tripe déborde,
Champsaur égal aux Formentins glaireux,
Et Wolff l'eunuque, et Mermeix le lépreux.
Montrez-vous sur les foules étonnées,
Cabots, sagouins, lécheurs de périnées :
Attollite portas ! Voici Daudet !
Formez des chœurs et des panathénées !
C'est Maizeroy qui torche le bidet.

Toi qu'un dieu fit, en sa miséricorde,
Imperméable au style, gros foireux
Qui des duels aimes le seul exorde,
Formentin! comme un fessier plantureux,
Haut le cap! Marche à l'ombre de ces preux!
Sous les fanons aux lances adornées,
Albert Delpit louche des deux cornées,
Et Jean Rameau, très innocent baudet,
Clame des vers pour deux ou trois guinées.
C'est Maizeroy qui torche le bidet.

Monsieur Papus, qu'il ne faut pas qu'on morde,
Fait voir la lune aux pantes généreux.
Ave, Zola! Sous une chemise orde,
Le Péladan et ses pieds butyreux
Item Sarcey (du genre macareux).
Paul Alexis, en phrases peu tournées,
Mène à Lesbos les gothons surannées.
Noël! messieurs, Noël devant Cadet,
Peptone des gastralgiques dînées!
C'est Maizeroy qui torche le bidet.

ENVOI

Prince fameux chez les momentanées,
Sous-off que plus d'un chasseur éludait,
Compilateur de cent macaronnées,
Baron et Vaux, depuis quelques années,
C'est Maizeroy qui torche le bidet.

CHANT ROYAL DE LA MANSUÉTUDE ECCLÉSIASTIQUE

Ecclesia abhorret a sanguine.

Afin que mieux soit sa bonté connue,
Je veux, Seigneur, sur un rythme ancien,
Chanter l'Epouse, à ton cœur, bien venue
Que, pour le carme et le sulpicien,
Nabi Schlémô, paillard magicien,
Prophétisa dans les points et cédille
De son *Cantique*. Elle est douce, godille
Comme un beau lys par l'aube caressé;
Onque le sang ne rougit sa mandille :
La Sainte Eglise abhorre au sang versé.

Pourtant il sied que Ferveur maintenue
Avec l'athée ou le pyrrhonnien
De Belzébuth, emplisse la cornue.
Epoussetons juif et luthérien ;
Que l'indévot paie et ne garde rien !
C'est pour très cher qu'on pend, qu'on essorille,
Que le troupeau sustente qui l'étrille.
Nous n'avons pas renié le passé :
Vois ! Dans Montjuich, dans Cuba, dans Manille
La Sainte Eglise abhorre au sang versé.

Père Didon, ta voix frappe la nue
Et Rochefort te vante à Possien :
L'autodafé par vos soins continue.
Ténor pieux, cher au boétien,
Meyer t'approuve et Jamont te fait sien.
Pour toi, Guérin frappe, Thiébaud nasille
A nous, soldats ! qu'on brûle, qu'on fusille
Tout scélérat suspect d'avoir pensé,
Que dans l'ivraie on plante une faucille !
La Sainte Eglise abhorre au sang versé.

Au bois d'Arcueil où Science est menue
Fleurit le sport peu cicéronien.
En caleçon et la poitrine nue,
Les jeunes veaux ignorants, ô combien !
S'exercent en un match quotidien.
Sous les maillots brodés de canetille,
Un *foot-baller* catholique émoustille.

Quelque bedeau prompt à faire *da se*.
Au Racing-Club, l'enfant de chœur titille.
La Sainte Eglise abhorre au sang versé.

Ainsi grandit l'engeance biscornue!
Bourgeois, cafard, gâteux patricien,
En baladin le monstre s'atténue
Et Dominique au rhétoricien
Apprend le saut de carpe ou le maintien.
Torquemada sourit dans sa golille
Quand, écuyer de chevaux ou de filles,
Son *alumnus* convomit Pressensé,
Quand sur Zola Cassagnac dégobille :
La Sainte Eglise abhorre au sang versé.

ENVOI

Tourne les yeux vers Alger où l'on pille !
Drumont, chacal mâtiné de gorille!
Ton chapeau bleu rayonne au quai d'Orsay,
Bon constructeur des Ham et des Bastilles,
Cuistre sanglant plus bête que Sarcey,
Dos et convicts te sont une famille :
La Sainte Eglise abhorre au sang versé.

QUELQUES VARIATIONS
POUR
DÉPLAIRE A FORCE GENS

A P.-B. Gheusi

en souvenir des heures de poésie et d'amitié.

COMPLAINTE EN FORME D'ÉLÉGIE

TOUCHANT L'ABSENCE DE MÉTAL PAR QUOI L'AUTEUR EST INCOMMODÉ

Je suis nu comme un sans-chemise
Qui n'aurait pas de suspensoir,
Hélas! et je manque de mise
Pour bluffer au *pocker*, le soir.

Les demoiselles incongrues
Qui, dans l'espoir de faire un vieux,
Stationnent au coin des rues,
Sur moi ne jettent plus les yeux.

Pour moi, le veau mue en squelette
Et les gargotiers irrités
Enguirlandent sa côtelette
D'un cresson d'incivilités.

Ces bordeaux auxquels tu veux croire,
Explorateur des tours Eiffel,
N'abreuvent plus ma triste poire;
Vichy me refuse du sel !

Vous qui jamais ne vous privâtes
Des luxes les plus onéreux,
Qui buvez des copahivates
Pour vos accidents amoureux;

O philistins de toute robe,
Économistes et cornards,
Dites ! quel océan dérobe
Le clair lingot, parmi les nards ?

Où se cachent les effigies
Qui, sur des écus variés,
Constatent les pathologies
Des potentats avariés ?

Où les Républiques augustes
Mais à poils, inscrivant des lois
Sur l'or des louis d'or, très justes
Quand arrivent les fins de mois ?

Dis, le sais-tu, Clémence Isaure
Dont les fleurs auraient eu le don
De réjouir l'ichtyosaure,
D'estomaquer l'iguanodon ?

Et toi, Sarcey, bedaine vaste,
Recteur de tous les odéons ?
Sarcey, ton Apollo dévaste
L'âme des vieux accordéons.

Le savez-vous, Ohnet, Lemaître,
Toi, Jean Rameau, qui fais des vers
Pentamètres dont chaque mètre
Comme toi marche de travers ?

J'irai, fût-ce en Patagonie,
Chercher ce *reingold*, oui j'irai
Sur la grande mer infinie,
Car mon crédit est délabré.

Et je préfère vos zagaies,
Anthropophages batailleurs,
Aux réclamations peu gaies
Des mastroquets et des tailleurs.

INTIMITÉ

Julia, a masturbationibus.
Inscription du *Columbarium* d'Auguste.

Or Marpha Bableuska trônait en robe verte.
— C'était bien peu de temps après la découverte
Du téléphone et des pastilles Géraudel. —
La Marpha paraissait un sujet de bordel.
Ce néanmoins, et faisant trêve à leurs tapages,
Les pessimistes et les rimailleurs — quels pages !
Ornaient ses vendredis tumultueusement.
Et Marpha qui goûtait des monceaux d'agrément
Popinait au *Bas-Rhin*, luxe cardinalice !
Elle dormait sous des tapis de haute lice
Et le michet, qu'il fût Falstaff ou bien Hotspur,
Trouvait, sous sa toilette, un bidet d'argent pur.
On la payait trois francs, jusques à quatre même.
Pour un tel prix, Fanchon qui d'aventure m'aime
Fréquenterait avec le plus obscène juif.

Les bottes de la dame étaient pleines de suif
Et le beurre inondait ses épinards.

On dit que,
Pour les reins affaiblis du magistrat sadique
Et le contentement des chanoines pansus,
Tels flagellants secrets par ses mains étaient sus.
Le pianiste Saut-de-Toit, que chacun gifle,
Pour l'amour d'elle eût assumé quelque mornifle,
Nonobstant les garçons du café Roy; Baju,
Le stupide Baju qui dit : « *Jé*, *Ji*, *Jo*, *Ju* »,
Cet Anatole (si Baju !) que l'on encense,
Tripudiait, affolé de concupiscence
Quand elle éructait sur un chaudron de Gaveau.

C'est pourquoi j'écris l'*Art d'accommoder le veau.*

ÉPITRE A DOM CUCUPHAS

DU TIERS-ORDRE DE L'AMOUR SOLITAIRE

Sur le mode ternaire si
Plein de candeur et de merci,
Je vous épistole. Voici :

Tête-Dieu-pleine-de-relique !
Par la caboche de Jamblique,
Je suis bougrement catholique !

Laissant les fils de Bélial,
Pour un Port-Royal lilial,
Je hante le veau cordial

Et j'assume — avec quelles joies !
La fréquentation des oies.
Ma foi rayonne dans leurs foies.

J'invoque pour le mal au cou,
Saint-Maclou couleur de roucou,
Saint-Mitrophane de Moscou

Et j'éructe, d'après les rites,
Toutes les oraisons prescrites
Par quoi s'augmentent nos mérites.

O beata Solitudo !
Ne plus remorquer ce fardeau,
Margot en quête d'un chaudeau ;

Ne plus rencontrer chez Arsène
La congrégation malsaine
Des Ephestions de la Seine ;

Ignorer quand elle opéra,
Le labeur de dire à Clara :
Bell'alma que m'inamora.

Et, loin des quais où la Tour darde
Sa conformation hagarde
De cathédrale pignouflarde,

Oublier quel puffiste los
Maurras, casuiste à Délos,
Prodigue aux Symbolopoulos !

Enfoncer les pointes égales
Dans son cul ! Vivre plein de gales
Mystiques et théologales !

Fuir la table, ses agréments,
Et parfumer tous aliments,
De petits morceaux d'excréments

Supporter le nom d'Anatole
Baju ! pour un quart de pistole,
Ceindre le cordon et l'étole :

Ainsi, dans les plaisirs dévots,
Sans lire de *fabliaux* nouveaux,
Coulent nos soirs auprès des veaux.

Les gens du monde, sur les plages,
Cèdent à maints pensers volages
Et gaspillent leurs pucelages

D'Hendaye à Lock-Maria-Ker,
Tels messieurs d'un équivoque air
Amènent des *fulls* au pocker.

Il en est, aux bords de la Manche,
Qui, sans nul respect du dimanche,
Font sortir le Roi de leur manche.

D'aucuns, venus de Bourganeuf,
Pour s'acheter un complet neuf,
Comme des sourds abattent neuf.

Magicien aux sept balsames,
Le Péladoison chasseur d'âmes
Tâte la chair des vieilles dames.

Des gentlemen « tramés-coton »
Que sangle un inouï veston
Appliquent les lois du boston.

Mais nous qu'un Lumignon éclaire
Et qui marchons avec Hilaire
Sur tes pas, Agneau vexillaire,

Nous que la pudeur a conduits,
Méprisant ces impurs déduits,
Employons saintement les nuits :

Mugissons la prose et l'antienne,
Frère ! Que ma prière obtienne
Pour vous cette vertu chrétienne !

Et que, l'esprit réconforté,
Dom Cucuphas soit exalté
Dans la benoite éternité.

Son âme que l'Espoir désigne
Montrera la blancheur du cygne,
Les trois Vertus avec le Signe,

A l'heure où moqués des Vertus,
Quand les buccins se seront tus,
Cherront les pécheurs abattus,

Et que, les enfants de Voltaire,
Dans l'enfer plein d'un noir mystère,
Subiront le thermo-cautère,

La broche et l'écumoire, hélas !
Des cuisiniers de Satanas.
Vale, mon frère Cucuphas.

OISEAUX

(D'APRÈS LA MANIÈRE DE PAPPAHYDRARGYROPOULOS)

Un oiseau rose, oiseau joli,
Oiseau qui parle — tel un homme —
L'on ne sait d'où, l'on ne sait comme
Il entre et dit : « Gagha-Véli ! »
JEAN MORÉAS. — *Les Cantilènes.*

Le bec rose du cygne noir
Au vermiculeux entonnoir
Qui s'atramente
Pique des mouches. Le corbeau,
Scaramouche ailé, fait le beau
Pour son amante.

O très-alme, vous la verriez
Par les acacias guerriers
Où l'œil se poche
Et sur l'ombellifère pieu
Du cèdre que monsieur Jussieu
Mit dans sa poche

Marcassite, chrysobéril,
Saphirs et, comme un ciel d'avril,
Les escarboucles,
Hydrophanes, turquoise et les
Feux vineux des Rubis balais
Sertis en boucles ;

Cinabre par l'Orgueil choisi,
Pur azur, azur cramoisi,
Épodes bleues
Deux yeux bleus aux jeux onduleux
Ocellant de leurs aveux bleus
Les vertes queues.

Le flamant et le jabiru,
L'ibis mangeur de serpent cru,
Mais sans colique,
Le manucode et le hibou
Percogitent sur le bambou
Mélancolique

Et le casoar vénéré
Dont le plumage écrit en ré
Mineur, flamboie
Et, nonobstant leur collège ars,
Libidineux, virent les jars
Autour d'une oie.

Le cormoran, le pélican,
Le pélican qu'Alfred vit quand
Puait son œuvre,
La cigogne du doux Tou-fou
Le fou raillant la grue au cou
Long de couleuvre.

Ainsi les empennés vermeils
Habitent l'arche des sommeils
Exempts de lucres
Et la neige sainte, les Ors
Impollus dorent les trésors
Tous ces volucres.

Afin que le poète soit
Chappé d'amour quand il s'asseoit
Sous les pilastres
De la crypte jaune où l'encens
Monte en flocons évanescents,
Parmi les astres.

DEUX SONNETS

POUR ÊTRE DITS EN EXPECTANT CLAUDICATOR

I

LE LIMAÇON

(D'APRÈS FEU RIMBAUD)

L'insénescence de l'humide argent accule
La glauque vision des possibilités
Où s'insurgent, par telles prases abrités,
Les désirs verts de la benoîte renoncule

Morsure extasiant l'injurieux calcul,
Voici l'or impollu des corolles athées
Choir sans trêve! Néant des sphinges Galathées
Et vers les nirvânas, ô Lyre, ton recul!

La mort est un vainqueur loyal et redoutable.
Aux vénéneux festins où Claudius s'attable
Un bolet nage en la saumure des bassins.

Mais, tandis que l'abject amphictyon expire,
Éclôt, nouvel orgueil de votre pourpre, ô Saints,
Le lis ophélial orchestré par Shakespeare.

II

VIRGO FELLATRIX

(D'APRÈS LAURENT TAILHADE)

La chasuble des Apostoles,
Dans le cristal incendié
Flamboie. Un Cœur supplicié
Attend, vierge, que tu l'extolles.

D'or fin, la Lune, sous ton pié :
Aux accents des luths, des citoles,
L'Ange « ceint de saintes étoles »
Chante l'amour. *O filiæ!*

Canonique! Mystique! Unique!
Hors du triptyque, ta tunique
Verse l'âme des Paradis.

Toi, la Pudibonde, sans nulle
Macule, j'ouvre la lunule
Des ostensoirs où tu splendis!

L'AMATEUR D'AMES

Si Barrès avait la beauté du corps,
Il mépriserait la législature,
Drumont et Quesnay qui le bran triture.
Il serait cabot, dentiste ou recors,
Dans les bois ombreux suivrait les dix-cors
Et, tout près de Gyp, aux accords des cors,
On exalterait sa noble stature,
Si Barrès avait la beauté du corps !

Des courses à pieds battant le records,
Il enjamberait les chiques voitures.
Même il dénouerait, parfois, des ceintures
Et de Bérénice il verrait les cors.
Sur un long divan de Smyrne ou d'Angkor,
Elle, se pâmant, lui dirait : « Encor »,
Toute prête à d'exquises courbatures,
Si Barrès avait la beauté du corps !

Mais Barrès n'a pas la beauté du corps.
Ah ! pour lui, combien marâtre, Nature
L'a fait de tout point en caricature.
Mauras dont le nez se fond en ichors,
Cherche vainement des tropes-accorts
Pour louer sa taille ou ses justaucorps
Et pour acclamer sa candidature.
Car Barrès n'a pas la beauté du corps.

ENVOI

Madame, lisez dans Bonaventure
Des Perriers ou chez le sieur des Accords
De tels vieux cocus les mésaventures.
Lui pour déterger son air de roture
Vit près de « madame » en parfait accord.
Non, Barrès n'a pas la beauté du corps.

DISTIQUES MOUS

La chauve-souris, à l'aile brune,
Danse grotesquement sur la lune.

Galope le lièvre. La rainette
Verte pousse un mi de clarinette

Et, dans les fragrances du silence,
La nuit aux cheveux d'or se balance.

★

Rousse, de balsames attifée
L'abricotier bleu t'ait décoiffée.

Ton ventre, le nénuphar obscène,
A pipé ma chair comme une seine,

Et je chois sur le gazon des sentes :
O les défaillances lactescentes !

★

Le cheiroptère à l'aile indécise
Fuit la nue où Sélène est assise.

Dormir, le lièvre. En des champs d'ivraie,
Lamentent la sorcière et l'orfraie.

Moi — tout seul — comme l'onocrotale,
M'imbibe l'extase digitale.

PARABASE SYMBOLIQUE

DANS LA MANIÈRE

DES PLUS ACCRÉDITÉS RIMEURS DE CE TEMPS-CI

Pour une exode gagaïque,
Nous nous embarquerons en la
Jongue de plate mosaïque,
Sur l'étang vert du ton de *la*.

Le trombone fauve à coulisses,
Pleure l'hymen du nénuphar
Et les délices des lis lisses.
Innocence, ô le premier fard !

La brique cède à la turquoise
Dans l'occidentale splendeur :
Tour chinoise ! Rive narquoise !
Mont Tai-chan noir de verdeur !

La lune luit. Hors de sa cage,
L'ibis (qu'on incrimine à tort)
Fut le sinistre marécage
Hanté de noir bombinator

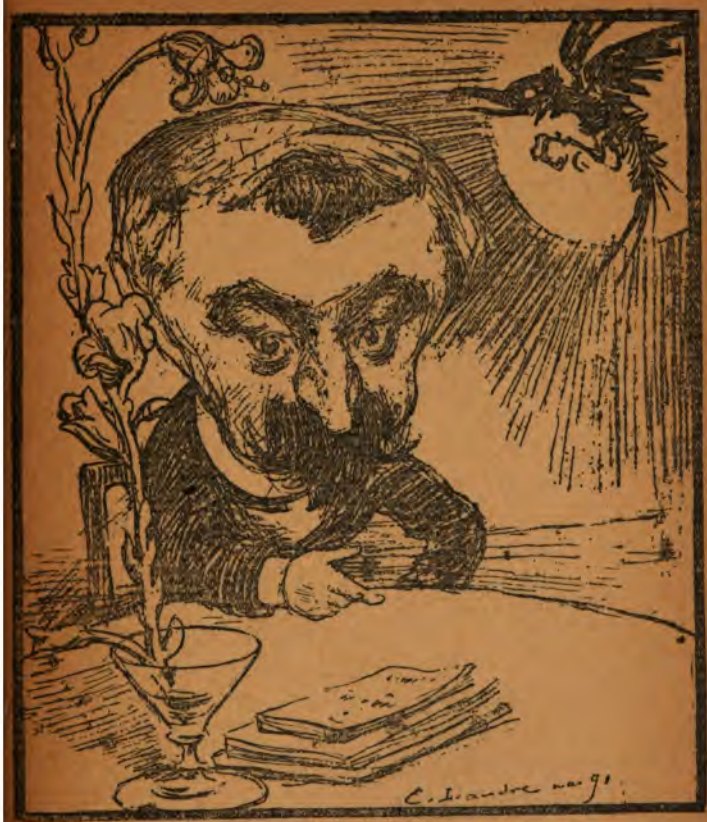
Et dans la vasque où la cuscute
Mire ses pistils gracieux,
Le croissant d'or fin répercute
La courbe exquise de ses yeux.

Juillet 1887.

APPENDICE

Le présent Appendice se réfère aux poésies complètes de Laurent Tailhade, qui formeront deux volumes : *Poèmes élégiaques* et *Poèmes aristophanesques*.

NOTE DES EDITEURS.



LAURENT TAILHADE

CARICATURE DE LÉANDRE

pour *Les Hommes d'Aujourd'hui*, mai 1891

(Léon Vanier, éditeur ; A. Messein, successeur)

PRÉFACE

POUR LE « JARDIN DES RÊVES »

Voici, lecteur, un des plus beaux et des plus curieux livres de poèmes qui aient été écrits depuis longtemps, un livre qui s'impose à ton attention, car il est bien de ce temps, de cette heure même, et il contient au plus haut degré les qualités essentielles à la jeune génération artiste et poète, c'est-à-dire à la fois la délicatesse la plus raffinée et la plus excessive, et le paroxysme, l'intensité, la prodigieuse splendeur de la couleur éblouie. Oui, nos âmes se sont spiritualisées, subtilisées, ne se contenteraient plus des lieux communs de rhétorique acceptés jadis par les plus beaux génies, et veulent que le mot magicien exprime l'âme elle-même, et en même temps nos yeux, avides de clarté, n'acceptent pas non

plus les conventions qui atténuaient la lumière, et exigent que l'artiste lutte réellement avec les fulgurations et les incandescences des ciels, avec les bleuissements des flots, avec les caressantes et violentes colorations des fleurs, avec les froideurs et les feux orgueilleux des métaux et des pierreries. Ce n'est plus un duel courtois, c'est un combat sérieux qu'il doit soutenir contre l'Isis éternelle; il ne veut plus seulement soulever ses voiles, il veut les déchirer, les anéantir à jamais et, privé de ses Dieux évanouis, posséder du moins l'immuable Nature, car il sent que ces Dieux renaîtront d'elle et de nouveau peupleront les solitudes du vaste azur et les jardins mystérieux où fleurissent les étoiles.

Ce livre, précisément parce qu'il a été écrit par un très jeune homme, mais essentiellement né poète, a pu exprimer toute l'exaltation, toute l'ivresse, toute la douleur dont souffre la nouvelle génération des poètes. Aux époques semblables à celle-ci, où meurent les Idéals, les autres hommes se consolent avec le matérialisme, avec l'indifférence, avec l'oubli, avec la science et l'âpre recherche; le poète, non. Si plus que personne il entrevoit l'avenir et les cieux futurs, il ne peut cependant rompre avec le passé et se séparer de ceux qui lui ont livré la lampe ardente; il ne peut non plus se passer d'idéal, et il est condamné à en chercher un.

Il le cherche alors dans l'amour humain, exaspéré, grandi, devenu religion et culte, dans l'adoration de la Femme, divinisée par son infaillible instinct qui le guide avec certitude; et, en effet, c'est de cette adoration que

renaîtront les vierges, les libératrices, les guerrières au front d'or dont l'humanité a toujours cherché les regards dans les éblouissements de l'azur céleste. Cette adoration de la Femme est tout à fait particulière aux dernières heures de ce siècle ; en d'autres âges elle existe à l'état de fiction, de thème poétique, de cadre littéraire ; aujourd'hui, le poète l'a dans son cerveau, dans sa chair, dans chaque goutte du sang de ses veines, avec tout ce qui souffre et pense, et c'est pourquoi il représente exactement et fidèlement une race d'exilés, en quête d'une foi et d'une patrie.

C'est cette génération tout entière, ô lecteur, qui chante, qui pleure, qui adore délicieusement dans les poëmes d'amour, enflammés et frémissants, par lesquels s'ouvre le volume que tu vas lire. Ce n'est pas le poète qui égoïstement parle en son nom ; cette fois comme toujours, il n'est qu'un écho, une résonnance, une voix en laquelle se résument tous les chants, tous les murmures et tous les sanglots, et par là il est mille fois plus lui-même que s'il s'était raconté personnellement ; car il n'est homme qu'à la condition de contenir en lui toute l'humanité. Oui, c'est une génération entière qui par sa voix se plaint et admire, et glorieusement chante la Femme qui fut esclave, compagne, reine, victorieuse, triomphatrice, mais que nos derniers tourments subis ont seuls vraiment faite idéale et divine. Cette apothéose de la beauté féminine a certainement trouvé son expression, non pas définitive (heureusement il n'y a rien de définitif), mais la plus poignante et la plus absolue, dans le

poëme intitulé *Psaume d'Amour*. Pour la madone que le poëte célèbre avec une effusion de délire et de joie, ce n'est pas trop de la prière, de l'agenouillement, des fumants encensoirs, de l'orgue déchaînant sous les voix ses harmonieux tonnerres, et des robes semées de lys, et des diadèmes de pierreries et de rayons, et des chemins de lumière et d'aurore. Et, dans ce frisson extatique, voyez non pas une impiété, mais au contraire l'obstination, le désespoir de la piété qui se réveille, ne veut pas mourir, et, pour ressaisir sa divine proie, étend fiévreusement ses bras éperdus.

Jamais la modernité, à ce qu'il me semble, ne fut plus évidente et plus sincère que dans le livre de M. Laurent Tailhade : mais notre modernité, à nous autres poètes de race latine, est toujours nécessairement pleine du grand passé que nous portons vivant dans notre être, dans chacune de nos veines. Ainsi dans ce livre tout actuel et de la dernière heure, l'harmonie, la grâce du paysage, le charme virgilien, loin de nuire à l'originalité, y ajoutent au contraire, et de même quand le poète aborde les sujets antiques, c'est avec un sentiment tout moderne. J'entends par là ce respect, cette vénération, cette compréhension intime des Dieux anciens qui fournissent dans l'art, comme dans l'érudition, une note vraiment nouvelle. Tous les siècles les avaient diminués, humanisés, transformés à leur guise, croyant, bien à tort, qu'on peut se faire un jeu de ce qui fut sacré dans la conscience humaine ; mais nous avons eu horreur de ces mensonges ; et ce sera notre éternelle gloire d'avoir retrouvé

dans sa pureté la fille des Titans, la vierge Aphrodite, et d'avoir vengé les Olympiens des sottises et des turlupinades accumulées sur leurs fronts célestes par les imbéciles et les sceptiques de tous les temps. En ces poèmes où la déesse au front d'or fait frémir dans la nature la joie de naître et de devenir, où le Bassaréen arrête les cavales échevelées, où la pâle lune caresse le front glacé du Sommeil, où les femmes en pleurs baisent les sanglantes blessures du chasseur Adonis, renaît l'Hellade aux clairs horizons, aux temples rythmés comme des strophes, aux montagnes roses et violettes, aux clairs ruisseaux d'argent murmurant sous les lauriers-roses.

J'ai dit que M. Laurent Tailhade mérite le nom de poète. Oserai-je après cela le féliciter de ce qu'il est un bon ouvrier et un artiste délicat? La chose pourtant mérite d'être dite, quoiqu'en cela il ne fasse que son strict devoir, car, après les maîtres dont s'honore la poésie française, la perfection s'impose à quiconque veut se croire digne d'exister après eux. Mais faire son devoir est quelque chose, et il n'y a rien de moins facile. Tu verras, lecteur, en feuilletant et relisant ces pages, que peindre un coin de paysage ensoleillé, une étoffe avec ses chatoiements, ou les roses de juin, ou les caprices d'une aquarelle japonaise, ce sont des jeux pour son regard rapide et pour la dextérité de sa main agile, et que ciseler un bibelot ou une fantaisie d'étagère ne l'étonne pas plus que de faire voler dans les éthers les aiglons éperdus et fous qui vont se brûler aux flammes des soleils.

Ce poète commence avec toi un long bail, pendant lequel il charmera tes peines et tes ennuis, et sans cesse t'amènera en la tenant par la main, la charmante nymphe Illusion, laissant voler sa folle chevelure et agitant ses bijoux sonores. Aime-le comme il faut aimer ceux qui nous ravissent et nous consolent. Pour moi, je m'estime heureux d'avoir pu saluer le premier sa belle chanson lyrique, et d'avoir vu ses prunelles s'emplir d'espérance et de rêves, et ses bras ployer sous une héroïque moisson de fleurs.

THÉODORE DE BANVILLE.

SONNET

A Laurent Tailhade.

Comme un Phébus au clair manteau,
Jeune et superbe, un dieu t'envoie.
Tes flèches, dans l'air qui flamboie,
Percent la serpente Pytho.

Moi, comme un ardent louveteau,
Je mordais jadis à la proie
Divine et, frémissant de joie,
Pâle, je suivais Erato.

J'adorais la fauve Thalie,
Je contais à tous ma folie,
Doux, effaré, pleurant d'amour.

Oui, je chantais, coûte que coûte,
Et jour et nuit c'était mon tour :
Mais chante à présent : je t'écoute.

THÉODORE DE BANVILLE.

PRÉFACE

POUR LE « PAYS DU MUFLE »

En écrivant ces lignes inutiles en tête d'un livre qui n'a pas besoin d'être recommandé aux lettrés, et auquel ne comprendront rien les ignorants et les imbéciles, je n'ai voulu que répondre au sentiment d'affection trop modeste qui me les demandait, que donner à Laurent Tailhade une preuve d'amitié constante, d'estime littéraire absolue. Le souffle me manque, d'ailleurs, pour suivre, dans leur vol, là où elles vont frapper même au travers de mes sympathies personnelles, les flèches de sa verve éperdument acérée, et je ne me donnerai pas le ridicule d'avoir un avis sur la forme poétique qu'il a menée, en grand artiste, à sa perfection.

Les poètes d'une génération sont les plus mal venus à juger ceux de la génération qui les suit. A tout ce qui paraît démodé dans ceux qui nous ont précédés, nous

pouvons deviner l'impression qu'ont de nous ceux qu nous suivent. C'est que la langue poétique n'est pas une terre égale dont chacun défriche, à son tour, un carré : c'est un fleuve dont le cours nous emporte et qui, d'un point à un autre, ne reflète ni les mêmes rives, ni le même ciel. Nous n'avons donc aucun élément pour apprécier dans sa justesse la vision de ceux qui y voguent en aval ou en amont de nous. D'un bout du siècle à l'autre, les poètes ne se peuvent pas plus comprendre que des gens ne parlant pas le même idiome.

Nous qui avons fait des vers, nous sommes donc tenus à une extrême réserve vis-à-vis de ceux qui en font maintenant. Mais, si nous ne pouvons blâmer ce qui nous en échappe, ce qui tient à une évolution de la forme vers un progrès ou vers une décadence — qui oserait bien dire lequel les deux ? — il nous faut largement, cordialement, fraternellement goûter le charme de tout ce qui nous séduit. Dans Laurent Tailhade, ce qui m'enchante, au-delà de toute expression, c'est la musique et le parfum de latinité qui, dans les impressions les plus modernes, affirme en lui la race : musique et latinité de psaumes quelquefois, si vous voulez, mais dans lesquels Virgile se rencontre avec saint Grégoire. Il n'est pas d'écrivain vraiment français qui n'ait ce sang latin dans les veines, fait de paganisme et de liturgie. Tous ceux qui ne l'ont pas sont des barbares et rien de plus. Au même degré Villon et Théophile Gautier sont de la grande famille.

Puisqu'il est convenu qu'on est toujours fils de quelqu'un, ceux-là sont les aïeux que je vois à Laurent Tai

hade, et comme, en art surtout, le temps est une fiction, il est à la même distance, comme langue poétique, de l'un et de l'autre. De Gautier il a l'impeccabilité souveraine; de Villon l'emportement lyrique et l'abondance cadencée du verbe. Son vers passe du frémissement de la lyre au claquement du fouet. Mais le poète, — pour qu'il existe, — et celui-ci est un des plus vivants que je sache — est avant tout lui-même. L'originalité de Tailhade, pour qui ce volume sera un peu ce qu'est *les Châtiments* dans l'œuvre lyrique de Victor Hugo, — car, qu'il le veuille ou non, comme nous tous, il en procède — c'est une acuité d'ironie qui ne me semble jamais avoir été atteinte avant lui. Si le grand Flaubert avait vécu, il eût appris par cœur ces *Quatorzains d'été*, où Bouvard et Pécuchet sont plus cruellement déchirés de lanières que Mathô lui-même à la dernière page de *Salammbô*. Autant de quatorzains, autant de petits chefs-d'œuvre. S'il fallait faire un choix, parmi ces fleurs délicieusement empoisonnées de haine, c'est à *Sur champ d'or* que je donnerais le prix.

Au point de vue de la pureté virginalement marmoréenne de la langue, de l'excellence du métier, du merveilleux sertissage des rimes, — car Laurent Tailhade est un incomparable joaillier, — les ballades qui précèdent les quatorzains sont parmi les plus parfaites que j'ai vues écrites, et dans le sentiment le plus raffiné d'un rythme essentiellement français. Elles sont d'ailleurs d'une gaieté également féroce avec le cinglement en plus à l'oreille, des assonances répétées. Je n'en veux signa-

ler aucune. Dans toutes, le rire déchire la lèvre. On n'a jamais rien écrit de moins bon enfant. Autant de sang que de fiel, cependant, dans ces indignations, et il semble que, de ce style sans pitié qui déchire un peu à l'aventure peut-être, le poète se soit lui-même souvent égratigné.

Qui pourrait dire, en effet, jusqu'où va l'ironie de Laurent Tailhade? Peut-être quelquefois jusqu'à la parodie d'une école qui s'enorgueillit justement de ce vrai et beau poète. Pourquoi pas, puisque, dans *Virgo fellatrix*, lui-même s'est hautement raillé, imitant une de ces pièces d'inspiration catholique où se complaît souvent sa latinité dans les fumées d'encens que traverse une lumière de vitrail. On peut tout redouter de cet héroïque pince-sans-rire. Mais quel lettré sincère ne pardonnerait beaucoup à ce merveilleux artiste, à ce vrai poète de notre race, dont les vers solides et de pur métal, à la fois sonore et précieux, sonneront bien longtemps après que se seront éteintes les justes colères qu'ils auront soulevées.

ARMAND SILVESTRE.

28 février 1891.

A LAURENT TAILHADE

Le temps vient, mon Laurent, dont la main nous outrage,
Blanchissant nos cheveux et ridant notre front :
Nos meilleurs jours sont morts et les pires suivront
Qui nous feront ployer comme un souffle d'orage.

Sans rien craindre du Temps, des jours et de leur âge
Les poètes altiers en conjurent l'affront :
Tant que sur les sommets des lauriers verdiront,
D'aimer et de chanter ils auront le courage !

Nous sommes de ceux-là dont le cœur n'est tenté
Que par l'âpre désir de l'immortalité,
Qui, plus haut que la vie, ont mis leur destinée.

Ami, je t'ai montré le premier le chemin ;
Marchons-y côte à côte et la main dans la main,
De nos rêves en fleur la tête couronnée !

ARMAND SILVESTRE.

LAURENT TAILHADE

L'éclat mystérieux des roses et du sang.
L. T.

Grâce à une fortune que je regrettais jusqu'alors et qui me semble aujourd'hui évidemment providentielle, je ne connais M. Laurent Tailhade que par ses livres et je n'eus jamais l'heur d'ouïr, autrement que colligées par M. Jules Huret, ses âpres et sardoniques conversations. Il m'advint bien de l'entrevoir d'assez loin, quelques jours avant un banquet désormais historique où, pour quelques quarts d'heure, les poètes et les artistes les plus dissemblables par l'âge et le talent auxquels s'étaient joints des notabilités parlementaires, des critiques et même plusieurs membres du Jockey-Club, conspirèrent à saluer Jean Moréas prince de la Jeunesse et à illustrer ses épaules d'une pourpre que plus tard presque tous prétendirent, à tort sans doute, usurpée et dérisoire. Malgré la correction parfaitement moderne

de son costume, M. Laurent Tailhade m'apparut ainsi qu'un chevalier de Malte, et, selon les jeux divers de la lumière et de l'ombre, je le vis tour à tour sous la robe et le manteau noir ou dans la cotte d'armes rouge étoilée sur le côté gauche de la croix blanche à huit pointes : c'était le seul appareil qui convînt nécessairement à sa physionomie sacerdotale et militaire, où la lèvre par instants crispée décelait plus d'amertume et de désillusions que de mansuétude et de charité. A part cette impression très brève, mais très impérieuse, je crois tout à fait sauve l'intégrité de ma conscience esthétique, et que je pourrai parler de *Vitraux* avec autant de sang-froid que s'il s'agissait de l'*Iliade* ou du *Ramayana;* et à part M. Edmond de Goncourt les écrivains de l'an 1891 ne sont point suspects de complaisances ni de griefs particuliers envers Homère et Valmiki.

Pour éviter à ceux qui seraient d'un autre avis le désagrément de lire plus outre, il semble honnête de déclarer, dès l'abord et sans ambages, que, parmi les poètes qui s'épanouirent depuis dix ans, M. Laurent Tailhade est l'un des plus parfaits et des plus originaux. On admet assez couramment, au point que ce soit presque parole évangélique, que la moins douée des brutes peut, avec quelque application, apprendre en trois mois à faire de *beaux vers*, selon la formule dite parnassienne. Que de pareils axiomes soient reçus sans inventaire et avec une joie orgueilleuse par la tourbe des chroniqueurs, qui insinuent ainsi mépriser les Camènes comme de simples filles de carrefour vraiment

trop dociles et avilies, il serait malséant de s'en étonner. Mais des esprits plus judicieux commettent depuis quelques années la même méprise. Sous prétexte que certains gorilles assez adroits imitèrent avec une sorte de succès les procédés apparents de Leconte de Lisle, par exemple, ou de J.-M. de Heredia, on déclare volontiers le prototype égal à sa déformation grossière, c'est-à-dire moins que rien, et on laisse entendre que les mauvaises rimes, les fautes de français et le manque de tenue sont le signe infaillible du génie. Corbière dut à cela d'être promu grand homme, parce que, selon les besoins du moment, il faisait de *nuit* un monosyllabe ou un dissyllabe et pour quelques autres gentillesses, mais point du tout à cause de sa robuste truculence et de son extravagante fantaisie. Et dès lors d'autres gorilles l'ont parodié non sans bonheur, comme les plus tard venus des bandes simiesques grimacent maintenant selon le rhythme du vers libre, sans parvenir à déshonorer aux yeux des juges de bonne foi les poètes excellents en leur genre qui inaugurèrent cette technique. Cette manière de digression n'était point inutile : il est bon de s'entendre sur les mots, et j'aurais craint qu'aux oreilles de plusieurs *parfait* ne sonnât que comme une injure. Dans *Vitraux*, M. Laurent Tailhade se montre pleinement maître de son vers : il s'est affranchi des quelques entraves qui l'embarrassaient un peu autrefois ; on pouvait reprocher à ses rythmes quelque chose de rigide et de figé, et ils ont acquis toute la souplesse et la fluidité désirables. Cette volonté de briser

le vers, évidente dans tout le volume, se manifeste d'une manière tout à fait significative en deux poèmes repris du *Jardin des Rêves : Orante* (*Innupta Virgo*) et *Funerei flores*. Voici pour les débuts de cette dernière pièce les versions successives :

Les citronniers frileux penchent leurs feuilles blêmes
Et leurs parfums amers s'exhalent lourds d'ennui;
Dans les jardins fleuris de pâles chrysanthèmes,
Pour la dernière fois le bon soleil a lui.

(*Le Jardin des Rêves.*)

Les nostalgiques citronniers aux feuilles blêmes
S'étiolent et leurs parfums, avec ennui,
Meurent dans le jardin peuplé de chrysanthèmes.
Pour la dernière fois le soleil tiède a lui.

(*Vitraux.*)

Il se pourrait que les amateurs d'à peu près trouvassent un tel travail de retouche patiente et sûre indigne d'un poète qui se respecte. J'y vois, au contraire, une conscience d'art que les maîtres de jadis, ceux de l'Antiquité et de la Renaissance, eussent considérée comme naturelle et élémentaire.

Aussi bien M. Laurent Tailhade est-il de leur lignée, plus que personne; et M. Alfred Vallette écrivait de lui, ici même, avec beaucoup de sagacité : « Il est peut-être l'unique poète vraiment *latin* de notre époque. » J'indiquerai tout à l'heure en quoi cette définition me paraît un peu incomplète. Mais je ne veux retenir que ce qu'elle a de juste. Le poète de *Vitraux*, par la netteté des images, le sens du relief, la religion des beaux contours,

semble, dans l'ordre des métempsycoses, n'avoir jamais vécu au Moyen-Age : son âme a dû s'endormir pour des siècles vers le temps de Sidoine Apollinaire et ne se réveiller qu'avec les quattrocentistes italiens. Elle s'est complue surtout en ces différentes existences parmi les moins simples des écrivains antiques : Théocrite et les Alexandrins de l'époque des Ptolémées, Catulle, Martial, Claudien, Rutilius, Numatianus lui furent chers, et, entre temps, elle fréquenta avec Pétrone chez Quartilla et chez Trimalkhio. Tout au plus, si, par instant, elle consentit à renaître avant les dieux! lia-t-elle commerce d'amitié avec les auteurs des proses latines, les plus extraordinaires stylistes qu'il y ait eus et qui, dans leurs pieuses retraites, ignoraient souverainement toute la méprisable littérature de feuilleton qui avilissait autour d'eux les belles légendes populaires. Puis vinrent les hommes de la Pléiade, et Rabelais, et Théophile, et Tristan l'Hermite, et Saint-Amand, et aussi le subtil M. de Voiture; et d'avoir connu à travers les âges les plus rares esprits, M. Laurent Tailhade devint l'un d'entre eux et put, avec une égale maîtrise, fouailler le Mufle et louer les gemmes et les fleurs. Il est dans la tradition gréco-latine et répugne à l'hérésie de ceux qui prétendent concilier les rhapsodes de la Hellas et la canaille médiévale des trouvères et des troubadours. C'est une entreprise aussi chimérique que la recherche de l'hircocerf, et il faut pour la tenter l'imagination de Jean Moréas, peut-être plus marseillaise qu'attique. De fait, M. Laurent Tailhade avait seul droit au titre de véritable

poète roman au sens où l'entend M. Charles Maurras. Mais son attitude est trop discrète peut-être pour qu'il consente à avoir des disciples, et la richesse de son vocabulaire est d'assez vieille date pour qu'il ne l'étale pas avec la joie enfantine et maladroite d'un parvenu. Si, par les habitudes de composition et de langue, M. Laurent Tailhade est incontestablement de pure race française, il diffère de ses ascendants directs par une qualité d'esprit tout à fait étrangère à ceux-ci : la joie de vivre est absente de son œuvre. Et ce n'est pas pour avoir aimé le décor chrétien qu'une grande tristesse lui est venue. Sans doute des saints flamboient aux verrières de ses poèmes, et les paroles liturgiques et les parfums rituels se mêlent étrangement aux pierreries de lapidaires et aux monstres héraldiques des bestiaires. Mais il y a là paganisme flagrant; et rien n'est plus blasphématoire pour les vrais croyants que de s'intéresser ainsi à tout l'extérieur du culte en oubliant un peu le drame de la Messe et l'incompréhensible effusion du sang divin dans le calice. C'est, en présence du catholicisme, une tendresse sacrilège, quelque chose comme de la pitié pour une noble fleur qui va mourir, et les religions s'affirment immortelles. Henri Heine disait des peintres religieux de la Renaissance qu'ils étaient aussi protestants que Luther : à sa manière, M. Laurent Tailhade est aussi peu chrétien que Swinburne, et son orthodoxie eût paru médiocre à saint Bernard, qui réprouvait déjà la trop grande abondance de sculptures et d'ornements dans les églises de son temps, et y voyait plus de sollicitation au péché

qu'aux pensées édifiantes. Il reste aux chrétiens, même hantés par la peur de l'enfer, l'espoir d'un paradis où l'éternité serait douce. Mais à ce Latin le vent d'ironie et de désespoir qui souffle du Nord a appris que le ciel était vide et que jamais l'homme, après la vallée des larmes, n'entrerait dans les terres promises où rougissent les bonnes grappes de la félicité. Il a été tordu, vous dis-je, par les affres de toutes les douleurs. Mais alors que d'autres eussent gémi lâchement, il a été assez fier pour chanter et même pour rire, mais de quel rire déchirant et haineux et en somme si légitime : ne faut-il pas que parfois les poètes punissent ceux-là qui rabaissent à nos propres yeux la misère tragique d'être des hommes par le ridicule, l'inélégance et la sottise? Pour soustraire aux regards profanes l'inguérissable blessure, il s'est vêtu d'étoffes somptueuses, pourpre sur pourpre; il a surchargé son manteau de pierres précieuses et de riches orfrois, afin que l'on ne vît plus son cœur battre. Mais à tout moment, dans un vers qui demande le sommeil et le silence, dans une épithète douloureuse, il arrivera qu'on surprenne les défaillances, la lassitude et le découragement.

M. Laurent Tailhade eut grandement raison d'établir par son exemple la suprématie d'un art dont l'inutilité actuelle constitue l'altière indépendance et assure la royauté à venir. Il a trouvé le seul moyen à peu près efficace d'écarter les contacts insupportables à qui reçut pour son malheur quelque délicatesse native : mais quand on veut vivre ainsi dans la solitude de son âme,

il faut être assez fort pour se suffire à soi-même, et nombre de gens, arbitrairement qualifiés poètes, n'en sont point capables.

PIERRE QUILLARD.

LAURENT TAILHADE

Le prêtre et sa chasuble énorme d'or jusques aux pieds
Avec un long pan d'aube en guipures sur les degrés;
Le diacre et le sous-diacre aux dalmatiques chamarrées
D'orfrie et de perle à quelque Eldorado pillées;

Le sang Réel par Qui toutes fautes sont expiées,
Dans un calice clair comme des flammes mordorées;
L'autel tout fuselé sous six cierges démesurés,
Et ces troublants Agnus Dei *qu'on dirait pépiés;*

Et ces enfants de chœur plus beaux que rien qui soit au monde
Leurs soutanelles écarlates, leurs surplis jolis,
Et les lourds encensoirs bercés de leurs mains apalies;

Ce pendant que, poète au front royal sur tout haut front,
Laurent Tailhade, tels jadis Bivar, Sanche et Gomez,
Erect, et beau railleur, et beau cavalier, suit la messe.

PAUL VERLAINE.

LAURENT TAILHADE [1]

Dans le temps d'abrutissement littéraire que nous vivons, Laurent Tailhade ne se voit que bien peu de chances d'être sacré grand homme. Je vais vous dire tout de suite pourquoi : Il manque totalement de jobardisme. En vérité, il en manque à ce point qui passe le dire.

Considérez M. Maurice Barrès, par exemple. Voilà un dégourdi, et qui ira loin !

Je me rappelle comment il a débuté dans le raffinement, cette branche aujourd'hui si florissante de la littérature.

C'était il y a tantôt sept ans. M. Joris-Karl-Huysmans venait de publier *A Rebours*, ce didactisme de toutes

(1) *Les Hommes d'Aujourd'hui*, mai 1891 (Léon Vanier, éditeur; A. Messein, successeur).

les élégances, où l'on vous enseigne, entre autres, que les gens du beau monde qui péladannent des pieds obvient à cette tare légère en imbibant leurs chaussettes d'extrait de bergamote. Au découvrir de tant mignardes pratiques, M. Maurice Barrès (il n'avait déjà pas encore de barbe) demeurait tout pantois.

— Quoi ! s'en allait-il répétant, de l'extrait de bergamote sur leurs chaussettes ! Oh ! ces heureux de la terre !

Et on le surprenait un soir donnant le dernier coup de fion à sa toilette. Quelques minutes à patienter et, pour la première fois, il allait connaître cette fine délice que vante M. Paul Bourget : faire l'amour en fiacre ! Et d'une main ravie, combien que dolemment parcimonieuse, il égouttait sur sa tête un flacon d'eau de quinine.

Et il psalmodiait de la voix suggestive dont Bérénice fut férue :

— Ah ! ce n'est pas que j'aie des pellicules ; mais le quinine, ça sent bon !

Dans ces simples mots tiennent l'alpha et l'oméga du raffinement ! Les entendez-vous bien ces mots : *Ce n'est pas que j'aie des pellicules ; mais le quinine, ça sent bon !*

Oui mais, depuis, M. Maurice Barrès a inventé Loyola. Laissez, laissez pisser le mouton, il en inventera bien d'autres.

§

Certes, Laurent Tailhade peut passer pour un homme de manières civiles.

Lui manque cependant ce je ne sais quoi, cet ultime coup de pouce quelque part qui fait le raffiné... Quand il va au Hammam, c'est sans stupeur. S'il cueille des myrtes, il n'en fait rien assavoir. Boit-il du vin de Bordeaux : il omet de nous le divulguer par un rot insidieux. Or nul n'en ignore, roter au Bordeaux c'est, selon M. Paul Adam, enter l'euphuisme sur le raffinement.

Et quand Laurent Tailhade parfume ses moustaches d'un rien d'ambre gris, il considère ce fait comme dénué de tout phantasme. On n'est pas plus terre à terre.

Puis notre ami ne jouit d'aucune disgrâce corporelle. Il ne singularise pas d'une épaule déjetée, le *swagger* d'un goître bien dodu, bien rondelet, le laisse indifférent, « hostile plutôt qu'indifférent », et le *too-too* que confère un pied bot lui échappe. Il a même des mollets. Ah! cher! que ne biglez-vous!

Enfin, suprême affront des destins contraires, Laurent Tailhade se pique de bel esprit. Par ce temps de fromageuse bêtise, de rance cuistrerie, il honore la mémoire des Chamfort et des Rivarol. Dieu me damne! il les continue.

C'est un cas sans espoir. Oyez! En l'an 1884, nul ne connaissait Verlaine ou, du moins, ceux-là d'entre ses anciens condisciples du Parnasse qui savaient son nom

se gardaient bien de le prononcer. Donc nous nous trouvâmes, je nomme Laurent Tailhade, Jean Moréas, Gustave Kahn, feu Jules Laforgue, Charles Morice, pour offrir à Paul Verlaine l'hommage d'une entière et toute désintéressée admiration. Que ces jeunes écrivains ne se fussent parés d'autres mérites, c'en serait un d'avoir, les premiers, su honorer un homme dont le moins qu'on puisse dire, c'est que, des poètes français vivants, il est le plus grand.

La *Décadence* était fondée. Laurent Tailhade, qui se délassait de la publication du *Jardin des Rêves*, ce suave volume de vers où parmi telles chansons jolies surgissent une dizaine de poèmes de premier ordre (l'*Hymne à Vénus*, la *Chanson des Aigles*), Laurent Tailhade, dis-je, fut le plus implacable de nous tous à lancer ces gaudes d'après souper, ces lotus liturgiques et libidineux, ces sorcelleries, ces voyelles colorées, ces parfums musicaux, autant de joyeuses sortes d'épouffer les grosses dames, autant de vieilles bottes éculées dont un tas de troufignons et autres petits cucus firent leurs beaux dimanches. Les gniafs! Il en est qui gagnent leur vie à nous rafistoler ces savates.

Dans les gazettes, tels messieurs d'âge les recensent et s'en étonnent!

Et, bien entendu, Laurent Tailhade se lassa vite de ce genre de sport.

Il s'en lassa dès l'heure même que nos *inventions* divulguées par toute la France nous revinrent de Mâcon ou de Perpignan, et dans quels costumes!

Et c'est le moment triomphal du symbole qu'il choisit pour nous offrir sa nouvelle plaquette : *Au Pays du Mufle*. Ah ! que je vous le répète, Laurent Tailhade, votre manque de jobardisme confine à l'inopportun.

Car je n'ai pas besoin de le dire, cette incursion à travers le *Pays du Mufle* n'est autre qu'une promenade dans la littérature. Quelle savoureuse salade de museau de bœuf notre ami nous en rapporte !

O la bonne salade qui s'assaisonne d'une franche huile, grasse comme un évêque en ripaille, et d'un certain vinaigre de vin, rouge et généreux, mais cuisant, cuisant !

§

Il m'aurait plu d'exprimer ici d'une manière courtoise et mesurée toute mon admiration pour ce très pur poète Laurent Tailhade.

Bah ! la belle histoire ! Un poète exempt de toute perversité, un poète qui n'est ni un cabotin, ni dentiste, ni le moindrement fakir ; un poète qui n'a pas encore massacré aucune de ses amantes, qui ne pratique pas l'avortement ; un poète qui n'est ni dyspeptique, ni névropathe, ni bouddhiste, ni éthopète, ni même pessimiste ; tout simplement un homme qui écrit, sans malheureusement leur accorder trop d'importance, les plus beaux vers que la jeune génération ait donnés.

Non vraiment ! cher ami, je crois que l'heure des vers qui ne sont pas difformes, qui n'ont pas de cornes au

milieu du front, ni d'œils de perdrix sur leurs orteils n'a pas encore sonné! Qu'importe! vous saurez attendre et d'honnêtes gens vous feront société.

Puis vos loisirs s'occuperont à ce joli lancer de flèches dans le derrière des grotesques et des bouffons. Et quand le proche temps viendra pour tous ces avortons de retourner parmi les larves et les lémures, il y a des chances pour que seule la flèche d'or dont vous les avez marqués les distingue des simples imbéciles, leurs frères.

CHARLES VIGNIER.

Mai 1891.

TABLE

BALLADE PRÉMONITOIRE..... 5

AU PAYS DU MUFLE

QUATORZAINS D'ÉTÉ

Si tu veux, prenons un fiacre..... 11
VENDREDI SAINT..... 12
DINER CHAMPÊTRE..... 13
RUS..... 14
BARCAROLLE..... 15
CHEMIN D'ÉGLOGUE..... 16
EN ISRAEL..... 17
QUARTIER LATIN..... 18

MUSÉE DU LOUVRE 19
PLACE DES VICTOIRES 20
A MARIER 21
SUR CHAMP D'OR 22
QUINZE CENTIMES 23
CONSCRITS 24
TROISIÈME SEXE 25
RUE DE LA CLEF 26
INITIATION 27
HYDROTHÉRAPIE 28
IDYLLE SUBURBAINE 29
FOIRE AUX JAMBONS 33
FÊTE NATIONALE 35
VIEILLES ACTRICES 37

A TRAVERS LES GROINS

CHORÈGE 43
QUATORZAIN D'HIVER 45
RONDEL 47
PRIX DE VERTU 49
MÉLANCOLIE ODÉONESQUE 50
GENS DE LETTRES 53
CANDIDAT A L'IMMORTALITÉ 54
ODELETTE A LA MANIÈRE DE RONSARD 57
MAINTENEURS ÈS JEUX FLORAUX 60
CHAUVINISME SARDINIER 62
PRÉDICATEURS DE CARÊME 64
NATIONALISTES 66
VIEILLE DAME 68
LA MALÉDICTION DE PALLAS 70

LA PRIÈRE POUR TOUS 72
ROCHEFORT AUX GLAVIOTS 74
SONNET 76
Les électeurs de la Meurthe et de la Moselle 78
AUTRE MORICAUD 80
LE PETIT ÉPICIER FAIT SES PAQUES 82
BALLADE POUR MAGNIFIER LE CERVEAU CHEF 84

RÉSURRECTION

RÉSURRECTION 89

DIX-HUIT BALLADES FAMILIÈRES POUR EXASPÉRER LE MUFLE

BALLADE CASQUÉE DE LA PARFAITE ADMONITION 97
BALLADE POUR ÉXALTER LES DOYENNES DU PERSIL 99
BALLADE TOUCHANT L'IGNOMINIE DE LA CLASSE MOYENNE. 102
BALLADE SUR LA FÉROCITÉ D'ANDOUILLE 104
BALLADE PARNASSIENNE EN FAVEUR DE M. JEAN LABETE, DIT RAMEAU 106
BALLADE DE LA GÉNÉRATION ARTIFICIELLE 108
BALLADE QUE FIT L'AUTEUR POUR UNE PÉCHERESSE DE SES AMIES 110
BALLADE SUR LE PROPOS D'IMMANENTE SYPHILIS 112
BALLADE A MES AMIS DE TOULOUSE 114
BALLADE POUR SE CONJOUIR AVEC LE *Petit Centre* 116
BALLADE POUR ASSAINIR LA CHOSE LITTÉRAIRE 118
BALLADE DU MARCHAND D'ORVIÉTAN 120
BALLADE QUATORZE JUILLET 122
BALLADE POUR S'ENQUÉRIR DU SIEUR ALBERT JOUNET 124

BALLADE DES BALLADES 126
BALLADE ITÉRATIVE SUR LA CONCUPISCENCE QUI NOUS TIENT DU PROBOSCIDE A MA TANTE VIAUD 128
BALLADE A MOTS COUVERTS DE L'INFANTILE PARAGUANTE. 130
BALLADE CONFRATERNELLE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES LETTRES FRANÇAISES 132
CHANT ROYAL DE LA MANSUÉTUDE ECCLÉSIASTIQUE 134

QUELQUES VARIATIONS POUR DÉPLAIRE A FORCE GENS

COMPLAINTE EN FORME D'ÉLÉGIE 139
INTIMITÉ 142
ÉPITRE A DOM CUCUPHAS 144
OISEAUX 149
DEUX SONNETS POUR ÊTRE DITS EN EXPECTANT CLAUDICATOR :
1. Le limaçon 152
2. Virgo fellatrix 153
L'AMATEUR D'AMES 155
DISTIQUES MOUS 157
PARABASE SYMBOLIQUE DANS LA MANIÈRE DES PLUS ACCRÉDITÉS RIMEURS D'IL Y A VINGT ANS 159

APPENDICE

LÉANDRE : Laurent Tailhade (caricature) 163
THÉODORE DE BANVILLE :
Préface pour le *Jardin des Rêves* 165
A Laurent Tailhade (sonnet) 171

ARMAND SILVESTRE :
Préface pour le *Pays du Mafle* 173
A Laurent Tailhade (sonnet) 177
PIERRE QUILLARD : Laurent Tailhade 179
PAUL VERLAINE : Laurent Tailhade (sonnet) 187
CHARLES VIGNIER : Laurent Tailhade 189

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le six juin mil neuf cent quatre

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique: Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux: R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne: Charles Morice.
Art ancien: Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes: E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril juillet et octobre

France		Étranger	
UN NUMÉRO.....	1.25	UN NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

MAY 17 1948